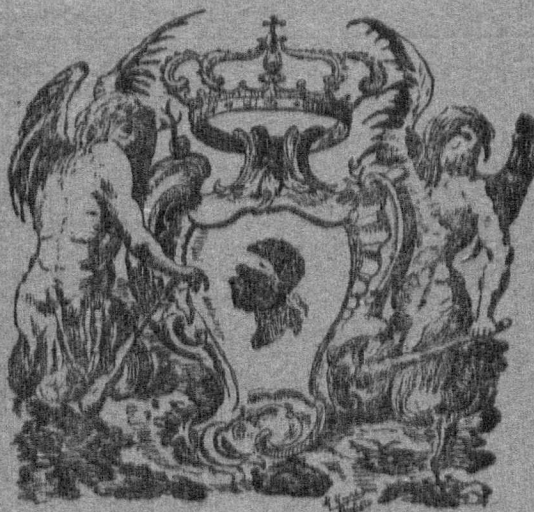


# REVUE de la CORSE

## ANCIENNE et MODERNE

### Historique, Littéraire et Bibliographique



#### SOMMAIRE

	Pages
MONSEIGNEUR RODIÉ. <i>Le peuplement de la Corse.</i>	65
AMBROSI-R. (AMBROISE). <i>La station préhistorique de Modria</i> .....	77
QUILICHINI (J.-B.) <i>L'agonie d'une vendetta (Fin)</i>	93
X***. <i>Population de la Corse en 1936</i> .....	118

Bibliographie et Nouvelles

# NOUVEL AVIS

---

L'avis que nous avons publié dans le précédent numéro 103, et par lequel nous demandions à tous nos abonnés, un conseil plus amical qu'intéressé, a été lu par un certain nombre d'entre eux, qui se sont donnés la peine de nous écrire. Nous les en remercions cordialement. Leur sentiment est unanime : « Il ne faut à aucun prix que la Revue meure et nous sommes prêts aux sacrifices nécessaires ». D'autres n'ont pas eu le temps d'écrire ; ils se sont contentés du geste le plus efficace : l'envoi du montant de leur abonnement (20 francs) augmenté d'un versement supplémentaire et... spontané. Notre gratitude leur est acquise. Toutefois nous hésitons encore à suivre l'exemple de tous nos quotidiens et Revues, et à majorer « *proprio motu* » le prix de la Revue. Nous préférons que le nombre des abonnés augmentât et que la quantité des lecteurs ou l'abondance de la publicité permit au déficit de disparaître. Quelques-uns nous ont déjà recruté, parmi leurs amis, un et deux abonnés. Pour l'amour de la Corse que tous les aiment et la *Revue de la Corse* est sauvée. D'ores et déjà merci à tous nos collaborateurs.



VIENT DE PARAÎTRE :

## CHOSÉS DE CORSE, par NIMOU

Un vol. de 272 p., in 8° illustrées de belles gravures. Poésies, contes, légendes, nouvelles. Prix : **15 francs.**

En vente à la Revue de la Corse, ou Montée de la Buile, 16, chez Nimou, à Lyon, ou Librairie Calvia, 21, rue Cujas, Paris (V°).

Le touriste trouvera son profit à emporter ce livre en Corse.

---

## DIRECTION :

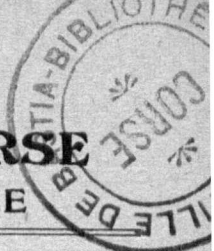
Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI°)

COMPTE POSTAL : Paris 813.62 — TÉLÉP. Danton 34-25



# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE



### Le peuplement de la Corse

L'étude de ce problème exige d'abord la définition de certains termes souvent employés aujourd'hui l'un pour l'autre.

Une *Nation* est un composé politique et historique d'hommes groupés sous un gouvernement unique : un groupe humain entre dans une Nation ou en sort par un événement historique, guerre, traité, annexion, etc. Ainsi l'Alsace-Lorraine a fait tour à tour partie dans le dernier siècle de la Nation française ou de la Nation allemande ?

Un *peuple* est un groupe d'hommes ayant même culture (langue, civilisation, souvenirs historiques, etc.) : le Nationalisme est l'effort pour faire coïncider Nation et Peuple, par l'exclusion de certains éléments ou l'annexion de certains autres.

Une *race* est un groupe d'hommes rapprochés par des ressemblances physiques : le *Racisme* voudrait faire coïncider une Nation avec une race, ce qui à l'heure actuelle est une parfaite utopie ?

De là il suit que le problème du peuplement consiste à essayer de déterminer les races qui forment un groupe d'hommes déterminé, une *population* (la population corse par exemple) et ensuite le ou les peuples qui ont amené ces races à leur emplacement actuel.

Quelques remarques générales sont encore nécessaires avant d'aborder le problème.

1° Les éléments physiques d'un groupe humain sont de trois ordres : mesures faites sur les parties dures, os, telles que taille, indice cranien ou céphalique, visage, forme des membres, proportions, observation des parties molles,

chair, peau, cheveux, facies, type du corps, couleur, complexion etc. ; réaction du sang : les médecins divisent les sangs en A, B, AB et O.

2° Les caractères physiques vont en se précisant avec le temps : les premiers hommes les avaient tous à l'état latent. C'est en les perdant que les races se forment et se différencient. La race se fait peu à peu, elle est dans l'avenir non dans le passé ; mais en même temps les communications amènent des croisements qui tendent à unifier les races. Il y a donc un double travail de différenciation et d'unification d'où résultent les populations modernes.

3° La Corse, par son isolement insulaire, est donc un milieu très propice pour la formation d'une race ou tout au moins d'un type de population, le type corse.

## I. — ANTHROPOLOGIE

Il faut se garder d'isoler le problème de la race corse de celui de la formation des races en général.

Si l'on considère la première humanité, que tout nous porte à croire homogène, comme un bloc, un tronc, on voit les diverses races s'en détacher comme les branches d'un arbre : les anthropologues appellent *grand-races* ces premières formations qui toujours se sont différenciées au sud de ce bloc.

1° Grand-race pygmoïde, très petite (les pygmées actuels).

2° Grand-race australienne (les Australiens actuels).

3° Grand-race nègre (nègres d'Afrique et de l'Inde).

4° Grand-race mongole (Chinois, Mongols, Indiens d'Amérique).

5° Grand-race européenne (Hindous, Persans, Arabes, Européens). Dans cette dernière, la seule qui nous intéresse pour notre étude, on distingue trois races proprement dites qui se sont différenciées elles aussi en allant

du Sud au Nord : la race Méditerranéenne, la race Alpine et la race Nordique.

Etudions-les successivement au point de vue de leurs caractères physiques.

1° *Taille.* — La taille moyenne de l'humanité est 1 m. 65 (pour les femmes il faut retrancher 11 cm. ce qui donne 1 m. 54) : on appelle très grands ceux qui ont 1 m. 80 et au-dessus ; grands, 1 m. 70 et au-dessus ; moyens de 1 m. 60 à 1 m. 69 ; petits, 1 m. 50 à 1 m. 59 et très petits au-dessous de 1 m. 50.

Voici les caractéristiques des trois races européennes : race nordique, 1 m. 70 et au-dessus ; race alpine et race méditerranéenne, 1 m. 63.

Pour la Corse, la courbe des tailles a été tracée soit par le docteur Jaubert, soit par M. P. Rocca. Bien que portant sur des sujets différents, les deux courbes sont sensiblement les mêmes et accusent deux maxima très nets pour les tailles de 1 m. 62 à 1 m. 65. On interprète ce double maximum par la présence en Corse de deux éléments ethniques dont l'un pourrait être méditerranéen, l'autre alpin.

2° *Indice cranien.* — Un crâne humain vu par dessus apparaît à peu près sous la forme d'une ellipse irrégulière : si l'on mesure les axes et si on divise le plus petit par le plus grand on obtient une fraction plus petite que l'unité, de la forme 0,79 par exemple, fraction que l'on nomme l'*indice cranien*.

Plus la tête est allongée, plus cette fraction est petite ; au contraire, plus la tête est en forme de boule, plus elle est voisine de l'unité.

On appelle *dolichocéphales* ceux qui ont la tête allongée, indice inférieur à 0,78 ; *brachycéphales*, ceux dont la tête est courte, indice supérieur à 0,83 ; et *mésocéphales*, ceux qui sont entre les deux.

L'indice des Corses présente comme la taille un dou-

ble minimum 0,73 et 0,75 qui trahit l'influence d'une double origine raciale et les apparente aux peuples les plus méditerranéens, Arabes, Berbères, Sardes, Catalans et Castellans.

Pour la forme de la mâchoire, les Corses s'affirment encore très méditerranéens.

3° *Complexion* — Pour la couleur des cheveux, un classement a été fait entre tous les départements français en allant du blond au brun ; la Corse occupe le 87° rang, le Var étant le département où se rencontre la plus forte proportion de bruns avec le 88° rang.

Dans un classement analogue pour la couleur des yeux la Corse a le n° 80 (le Var ayant le n° 86) et si l'on fait un classement d'ensemble en tenant compte des deux la Corse a le n° 87 sur 88.

Si l'on examine la proportion des blonds et des bruns on trouve très peu de blonds purs (à peine 2 %), relativement peu de bruns purs (16 %) et une grande majorité de châtains, 83 % sur lesquels il faut avouer qu'il y a 67 % de châtains foncés.

4° *Facies*. — L'examen d'un grand nombre de photographies permet de reconnaître deux types extrêmes, l'un que l'on pourrait appeler napoléonien, car le masque de Napoléon conservé à la mairie d'Ajaccio le représente parfaitement : front et nez convexes, menton rond, face allongée ; l'autre à nez et menton pointus, à front concave, s'accompagnant d'yeux parfois un peu obliques et même un peu bridés chez les enfants. Ce dernier facies coïncide ordinairement avec de la brachycéphalie.

### *Conclusion*

Cette rapide esquisse anthropologique nous amène déjà à penser qu'il y a en Corse un double élément racial, l'un méditerranéen, l'autre alpin : ce dernier en mino-



rité. Mais comment ce double élément a-t-il pénétré en Corse? D'autres sciences viendront peut-être projeter un peu de lumière sur la solution de ce problème.

## II. — L'HISTOIRE

L'île entre dans l'histoire avec la conquête grecque et surtout romaine, en 260, lors de la première guerre punique, le consul P. Scipio (d'après une inscription citée par Poli) « *cepit Corsicam Aleriamque urbem* ».

Mais la Corse était déjà la propriété des Carthaginois qui eux-mêmes l'avaient prise aux Etrusques : il ne semble pas que ces deux peuples l'aient occupée autrement que par des comptoirs et par suite leur apport au point de vue peuplement est insignifiant.

Que pensaient les anciens de l'origine du peuple corse? Cicéron dans le *Pro Scauro* les traite d'Africains; Salluste est du même avis.

Au siècle suivant, Sénèque, exilé en Corse, dit : « Après les Grecs et les Ligures, les Espagnols descendirent dans cette île comme l'atteste la ressemblance des usages. Les Corses ont du Cantabre et le couvre-chef et les chaussures et aussi quelques mots de sa langue; car tout leur idiome s'est altéré par un long commerce avec les Grecs et les Ligures ».

Sénèque, né à Cordoue (et connaissant par conséquent le Cantabre ou Ibère) estime donc qu'il y avait en Corse un peuple primitif dont l'idiôme va se perdant et reconnaît l'influence grecque, ligure et espagnole, c'est-à-dire ibère.

A propos de coutume, Diodore trouve en Corse la *couvade* que Strabon considère comme une coutume ibère.

Au siècle suivant, Pausanias écrit que l'île « appelée par les Grecs : Cynos, l'est par les Lybiens, qui l'habitent : Corsica; une partie de la population, ajoute-t-il,

passa en Sardaigne où les Sardes les appellent les *Cor-ses* »).

De tout celà il résulte que les anciens avaient l'impression d'un premier peuplement venu du Sud (d'Afrique même) et d'un autre ou de plusieurs autres venus par la Ligurie ou l'Ibérie.

### III. — LA PRÉHISTOIRE

L'étude de l'homme, par des documents antérieurs à l'écriture, va-t-elle confirmer ces résultats?

Jusqu'ici on n'a pas trouvé en Corse de trace certaine d'homme paléolithique.

Les restes néolithiques qu'on y a découverts peuvent être classés en deux groupes.

*Néolithiques du Sud* : Les fouilles du commandant Fertou dans les environs de Bonifacio (au cap Pertusato, abri de Bonnet-du-Prêtre; cap de Sprone; chemin de Catena; route de Bastia) ont mis à jour un ensemble où se remarquent des débris de cuisine (*Kiôkenmöddings*), des couteaux, grattoirs, scies, pointes de flèches, de lances, haches polies; deux sépultures abritées à cadavre replié, munies de vivres et d'outils; des poteries mal cuites et grossières dont la pâte renferme des petites pierres; enfin des ossements de moutons, bœufs et d'un petit lièvre aujourd'hui disparu, le lagomys, avec des coquilles du golfe.

Tout cet ensemble, particulièrement les squelettes accroupis, indiquent un élément *méditerranéen* qui, en effet, a occupé tout le sud de l'Europe à l'époque tarde-noisienne (Poisson, p. 47).

On attribue à ces Méditerranéens la maison ronde : quand on voit encore, dans la plaine d'Aleria, certaines huttes de bergers formées d'un trou elliptique couvert de branches entrelacées on pense à cette maison ronde des premiers Méditerranéens.

Quant aux haches elles sont en silex de la falaise de Bonifacio ou en obsidienne du Monte-Arci de Sardaigne : il y avait donc des relations à travers le détroit. Malheureusement aucun bateau, aucune pirogue n'ont été jusqu'ici retrouvés.

*Néolithique du Nord.* — Les trouvailles peuvent être vues au Musée de Bastia (provenance de l'abri de Patrimoniu ou de Cagnanu) ou dans la collection Malaspina à Ville de Parasu (provenance de Mutola).

On y voit des pointes de flèches en silex, des haches polies en galets de porphyre usés sur une pierre plus dure, ou même en serpentine.

Des perles, bracelets, chaînettes et même une pince épilatoire !

Les haches sont du type occidental et même alpin.

Une brèche osseuse trouvée à Toga contient un mélange d'ossements de *Lagomys* et d'homme.

L'ensemble de ces objets rappelle cette fois ceux que l'on trouve dans l'île d'Elbe, le massif des Maures et même dans les dolmens des Causses et de l'Aveyron.

Quant aux dolmens eux-mêmes (en corse *stazzone*) et aux menhirs (en corse *stantare*) ils sont nombreux dans l'île, mais on ne sait encore à quel peuple les attribuer avec certitude.

Nous concluons de nouveau à une double invasion : l'une méditerranéenne par le sud, l'autre à éléments plus mélangés par le nord ou l'archipel toscan.

Pour préciser davantage il faut faire appel à la linguistique et à ses sciences annexes, en particulier la toponymie ou science des noms de lieux.

#### IV. — LINGUISTIQUE

De la langue elle-même des anciens Corses, nous ne connaissons qu'un seul mot, rapporté par Pausanias : le

mot *Balari* qui signifiait, paraît-il, fugitifs, exilés et ne peut être rattaché avec certitude à aucune langue connue.

Il semble aussi que le mot corse *falà* (tomber) pourrait venir de l'*etrusque*. (Bottiglione, *Elementi*, p. 93).

Force est donc de faire appel aux noms de lieux qui viennent en général soit de noms propres de personnes, soit de noms d'accidents de terrains ou de végétaux et d'animaux.

Plus de 60 % des noms de lieux corses s'expliquent par le dialecte corse lui-même, le toscan ou le latin : Arbori, Monte, Valle, Chiatra, etc., mais le reste semble devoir être rattaché à des langues prélatines.

En l'absence de documents écrits anciens on en est réduit à comparer ces noms soit avec ce que nous connaissons des langues prélatines, soit avec les langues modernes qui en sont dérivées (par ex. le basque, dérivé de l'ibère), soit avec d'autres noms de lieux de pays étrangers, Ligurie, Espagne, etc...

Lorsqu'il s'agit de comparer avec des noms méditerranéens, la comparaison nous laisse hésitants entre le lybique ou l'ibère : Artica (français pyrénéen, Artigue, champ en friche) ; Bilia (ib. Bilia, corbeau) ; Carbucci, Carbini (ib. Carbala, mais aussi italien Carbone) ; Casta, Castirla (ib. Castale) ; la composante Cala dans Calacuccia, Calasima se retrouve dans l'espagnol Calahorra ; Ersa (basque Ertza, bord) ; Eccica (basque Etche, maison) ; Ota (basque Ota, ajonc) ; Urtaca, rappelle Urt et Urtiaque dans les Basses-Pyrénées et Bigorno fait penser à Bigurne.

On attribue encore à l'Ibère quoiqu'avec moins de probabilité Evisa, Guitera, Muna, Liamone (qui serait Elia Muna, le fleuve de la montagne en basque), Osa-ni, Sisco et quelques autres.

Pour le Ligure on aurait une plus grande probabilité, bien que cette langue soit très peu connue.

Les spécialistes attribuent au ligure les noms terminés



par asca, asco et inco (on sait par les auteurs anciens que le Pô s'appelait Bodinco en ligure); certains lui attribuent également les noms terminés en Aco et Avo.

Or, il y a en Corse une quarantaine de noms terminés en asco ou asca : Palasca, Popolasca, Venzolasca, etc. Un moins grand nombre par les autres finales : Bevinco, Valinco, Tavaco, Zevaco, Zicavo, Venaco, etc.

De même la racine Pal qui se laisse voir dans Balagne, Balogne, Palasca et qui aurait eu le sens de « pointes rocheuses » serait aussi ligure.

Quant à l'étrusque, Bottiglione lui attribue Renno, Vero, Porio dans Ortiporio, Aconi dans Casaconi et quelques autres.

Enfin un travail très documenté de Romualdo Cardarello par comparaison du parler elban avec le corse démontre l'existence d'un fonds commun de populations entre certains points du rivage toscan, la Corse et même la Gallura en Sardaigne; il n'hésite pas à qualifier de ligure ce fonds commun.

Quant aux Grecs, Carthaginois et Arabes ils n'ont laissé que peu de traces et sont venus tout au plus renforcer l'élément méditerranéen.

## CONCLUSION

Peut-on résumer en une vaste hypothèse toutes ces données? Nous le croyons, mais il faut se garder d'isoler la Corse du reste du continent et faire entrer sa préhistoire, comme son histoire, dans celle de tout le bassin méditerranéen dont elle est une clef.

1° La présence de l'homme paléolithique en Ligurie et en Sicile ne suffit pas, en l'absence de traces positives, pour affirmer sa présence en Corse : nous continuerons donc, jusqu'à découvertes contraires, à faire débiter le peuplement de la Corse au Néolithique, ou pierre polie.

2° Tout ce que nous avons dit de l'homme de Boni-

facio, et en particulier les fonds de cabanes ovales et les tombes à cadavres repliés, indique, à n'en pas douter, la présence de la race méditerranéenne.

A l'époque où cette race brillait d'un vif éclat en Crète et en Sicile, elle peuplait aussi la Corse et y faisait du commerce avec la Sardaigne.

Est-ce à elle que nous devons les premiers noms ibères? On ne peut répondre à cette question pour le moment.

C'est à elle en tout cas que nous devons le type brun et la taille la plus petite, le crâne dolichocéphale et sans doute le nez busqué et le front bombé, et aussi la vivacité du tempérament ainsi que, peut-être, certaines coutumes corses.

3° Voilà que vers l'an 2000 avant Jésus-Christ (au temps d'Abraham et de Jacob) se forme, au nord du Danube, un groupe de populations où les trois races blanches étaient déjà fort mélangées, mais qui parlaient une langue commune : les Indo-Européens ou aryens.

De ce centre vont partir les vagues successives qui feront l'Europe ancienne, puis l'Europe moderne.

Une des premières vagues occidentales (les orientales seraient les vagues doriennes, perse, indoue, etc.) serait la vague ligure qui, à un moment donné, tenait le pays depuis la Somme (Téorasca = Thiérache), l'Espagne (Venasca) jusqu'à Rome où un cimetière ligure a été découvert dans le Forum même.

C'est alors que par la côte toscane et l'île d'Elbe arrive en Corse l'homme néolithique de Cagnanu, de Toga, de Mutola ayant avec lui des métaux, des ornements et introduisant avec une taille un peu plus élevée des éléments de complexion moins brune ou même parfois blonde, et des crânes brachycéphales dûs à la présence d'éléments alpins.

Ainsi s'expliquent et les mots ligures et la ressem-

blance du costume avec celui des Hautes-Pyrénées, où l'élément ligure se heurtait à l'élément ibère.

Cette invasion ligure traversant le détroit de Bonifacio envahit la Gallura et s'arrêta à la limite des Nuraghes.

4° Mais à qui attribuer l'importation des menhirs et des dolmens ?

La plus récente hypothèse exposée par Poisson dans son livre « *Les Aryens* » leur fait prendre naissance dans le Nord de l'Europe d'où ils se seraient propagés d'abord en Portugal vers 2500 avant Jésus-Christ. De là ils auraient gagné vers l'an 2000 l'Estramadure et l'Andalousie pour passer ensuite les Pyrénées gagnant la côte méditerranéenne et les Cévennes.

Rien d'étonnant que cette civilisation mégalithique ait gagné de là la Corse. A-t-elle été apportée par les Ibères, les Ligures ou même fut-elle une simple mode propagée par les marchands et les voyageurs ? on ne peut répondre pour le moment à cette question ; notons toutefois que l'histoire a gardé le souvenir d'une invasion ibère venue par mer. En tout cas elle ne fit que renforcer les éléments déjà existants.

5° Puis la civilisation progresse : deux peuples très civilisés envahissent la Méditerranée occidentale : les Etrusques et les Grecs, précédés par les Phéniciens.

Aucun de ces peuples n'occupa la Corse ; ils y fondèrent ce que nous appellerions des comptoirs, Alalia, antique Aleria, aurait été phénicienne (on y a trouvé une tête de taureau : *Phenissa premit vestigia Cygnus*, dit Calimaque).

Les Phocéens, d'après d'autres, auraient occupé Alalia. Il est difficile de préciser les limites entre les comptoirs grecs et étrusques ; ce qu'il y a de sûr, c'est que de leur rivalité vint l'occupation par un troisième : Carthage.

Mais ici, nous entrons dans l'histoire et d'ailleurs, l'influence sur le peuplement fut très faible.

6° Ligures et Méditerranéens du sud, telle est la

source de la race corse, ainsi peu distincte de ses voisines les populations ligures de Gênes ou les populations du Var et de Provence.

\*  
\* \*

N'oublions pas qu'une race n'est pas dans le passé, mais dans l'avenir ; c'est nous qui la faisons. Les peuples vont en se différenciant tout en se mélangeant.

A nous de diriger ce double courant de manière à conserver à la population corse ses qualités et à lui faire remplir dans le monde le rôle que la Providence lui a assigné. Telle doit être la tâche des plus éclairés de ses enfants et celle qu'avec l'aide de Dieu nous poursuivrons avec l'espoir fondé d'y réussir.

Mgr RODIÉ,  
(Evêque d'Ajaccio)

### BIBLIOGRAPHIE

- Dr MONTANDON : *Race, les Races*. Paris, 1933.  
*L'ethnie française*. Paris, 1935.
- G. POISSON : *Les Aryens*. Paris, 1934.
- P. ROCCA : *Les Corses devant l'Anthropologie et l'Histoire*.
- Prof. BOTTIGLIONI : *Elementi prelatini nella toponomastica corsa*.
- R. CARDARELLI : *Comunanza degli Elbanie dei Corsi* dans Arch. Stor. 1934.





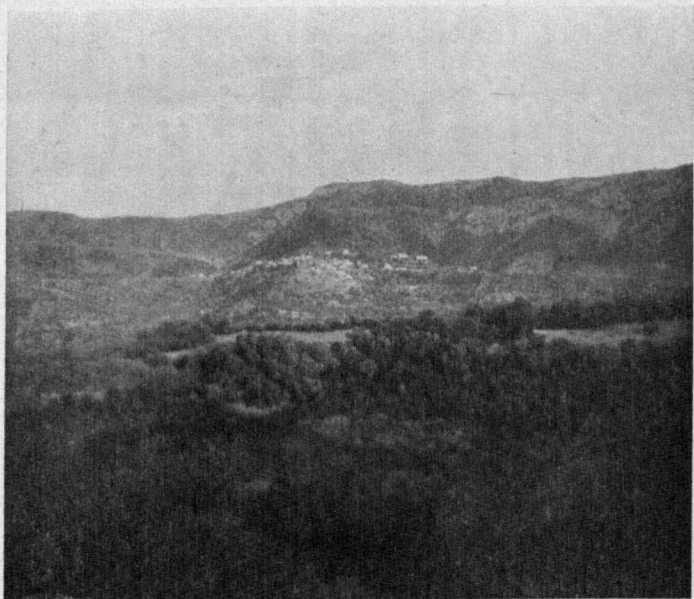
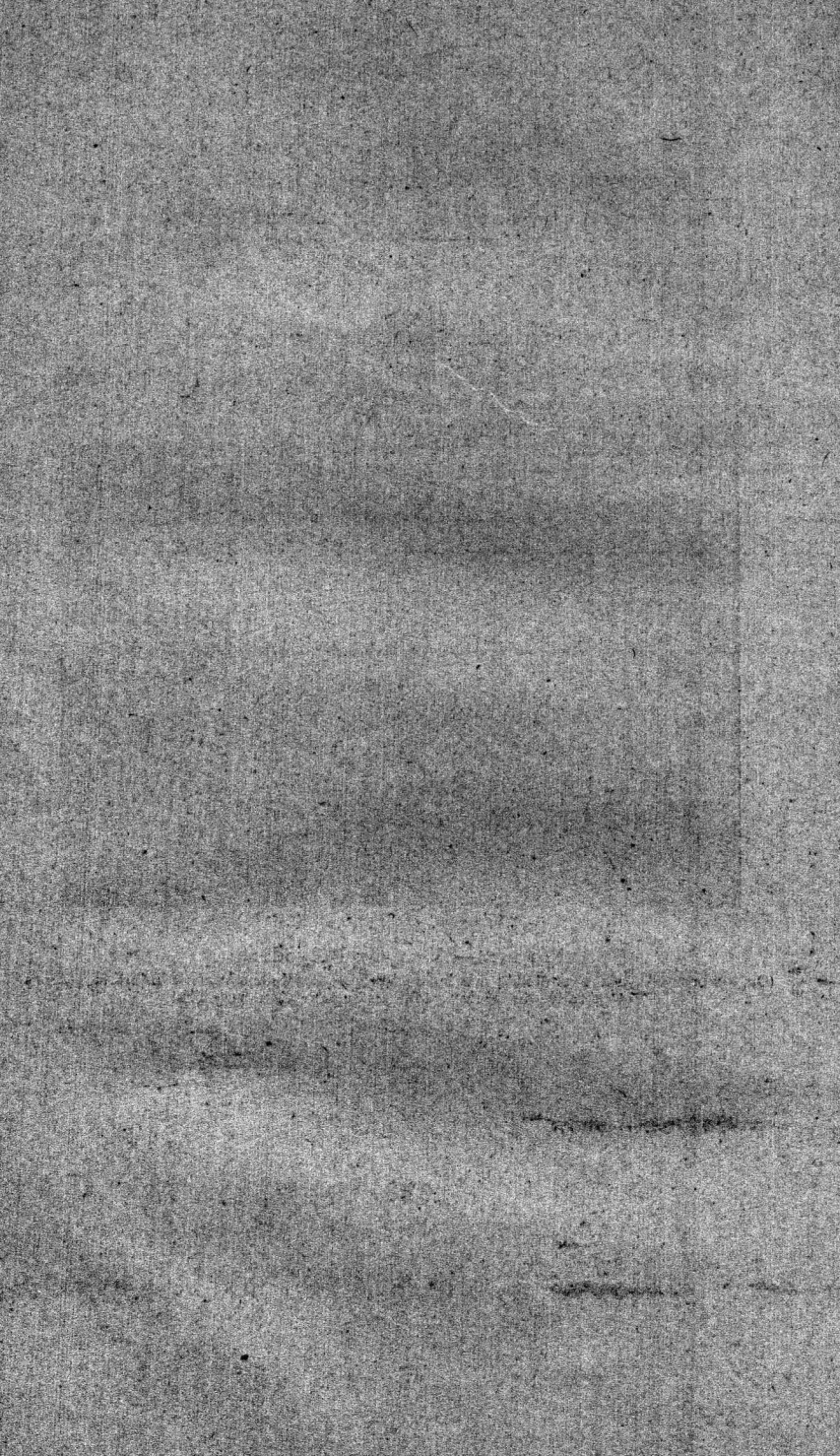


FIG. III. — Vue sur Belgodère

(On distingue le panorama étendu que les néolithiques de Modria avaient sur les montagnes et la vallée du Reginu quand ils se tournaient vers l'Est)



# La station préhistorique de Modria

## II

Nous avons dit, dans un précédent article, que le *Campu di l'amore* à Modria avait été une station néolithique ; au cours de la préhistoire les hommes avaient séjourné en plein air sur la place et abandonné quelques-uns de leurs outils, soit qu'ils fussent usagés et époinçés, soit qu'ils aient été égarés. Le grand nombre de galets cassés ou de pointes ébréchées ou de simples éclats, provenant de la fabrication sur place, peut nous faire supposer que sur cette plaine, bien exposée au soleil et offrant une visibilité parfaite sur les deux versants (Fig. III), ainsi qu'un refuge assuré parmi les blocs de la colline voisine, était un atelier de fabrication. Il faut songer que depuis des milliers d'années, trois ou quatre probablement, ce champ a été piétiné, traversé, labouré, cultivé à cent reprises et qu'on continue à trouver sur la surface de deux à trois mille mètres carrés, disséminés, les débris et les objets que nous avons recueillis et qui sont le reliquat de tous ceux qui ont été déjà ramassés par les passants ou entraînés par les eaux de pluie.

Voici en effet quel fut le matériel que, à différentes reprises, mes enfants ou moi-même avons trouvé à la surface du sol.

1. — Une hache épaisse, en amphibolite, de 8 cm. de longueur, avec talon pointu et avec tranchant de 0,038 millimètres ; la taille en est assez grossière.

2. — Une hache cassée en deux, de faible épaisseur, aux rebords bien taillés, dont le tranchant, ébréché, a 29 millimètres de développement ; 3 centimètres seulement de longueur subsistent. Elle est en serpentine.

3. — Une ébauche de hache épaisse, mais cassée en partie, de 0,065 de longueur et de 0,068 millimètres de tranchant, d'ailleurs bien arrondi. Celle-ci est en pétrosilex.

4. — Une autre ébauche en serpentine, dont le corps est très épais, mais dont le tranchant est bien aiguisé ; il a 0,025 de développement.

5. — Une autre encore, en granulite, dont le tranchant est bien poli.

6. — Une autre, dont le talon a disparu, qui a encore 7 centimètres de longueur et 3 centimètres dans sa plus grande largeur ; le tranchant en est fortement écaillé.

7. — Un polissoir dont une surface plane porte encore la trace de la couleur rouge qu'il a égalisée à la surface des récipients ou qu'il a écrasée.

8. — Un polissoir à double surface plane dont le côté latéral est écaillé et révèle les traces du broyage auquel il a servi.

9. — Un caillou roulé, utilisé comme polissoir et comme percuteur ; les fines cassures de ses bords attestent bien ce dernier rôle. Longueur 10 centimètres et demi, largeur 5 centimètres 8.

10. — Un nucléus d'amphibolite, duquel ont été visiblement détachés des éclats qui ont été utilisés pour la fabrication de petits outils.

11. — Un tranchet, à double tranchant, en pétrosilex, de 4 centimètres de longueur et de 14 millimètres de largeur dans son état actuel ; il était, lors de sa fabrication, certainement plus long (fig. IV, planche II, n° 30).

12. — Des pointes de flèche en pétrosilex (fig. V, pl. III, 2, 3, 4, 5, 14, 19) en gabbro noir (1, 6, 8, 20, 21, 24), en obsidienne de couleur brun sombre (17, 18), de toute grandeur, depuis 33 millimètres à 14 millimètres, à pédoncule varié (1, 2, 3, 4, 7, 11) (de 10 millimètres de longueur à 5 millimètres), tantôt effilé (10, 13, 17), tantôt large et informe (8, 12), de forme très allongée



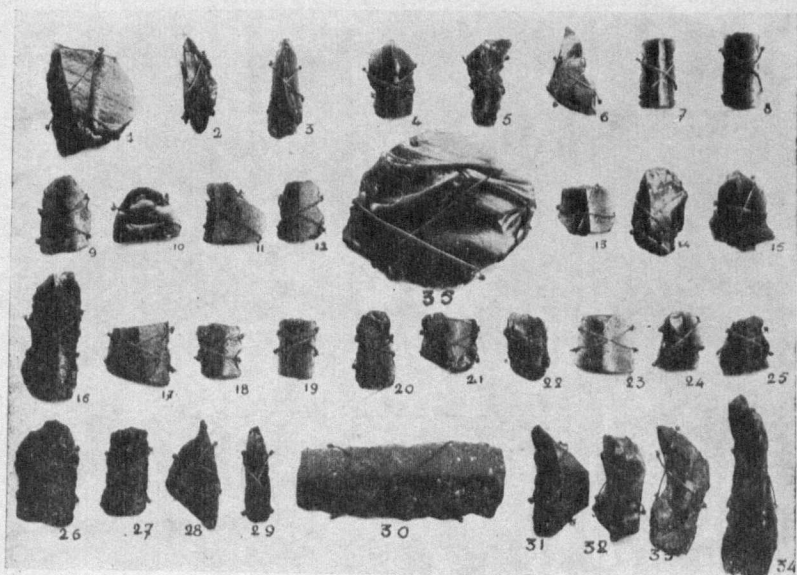


FIG. IV. — Planche II  
(Outils en obsidienne, pétrosilix et gabbro)

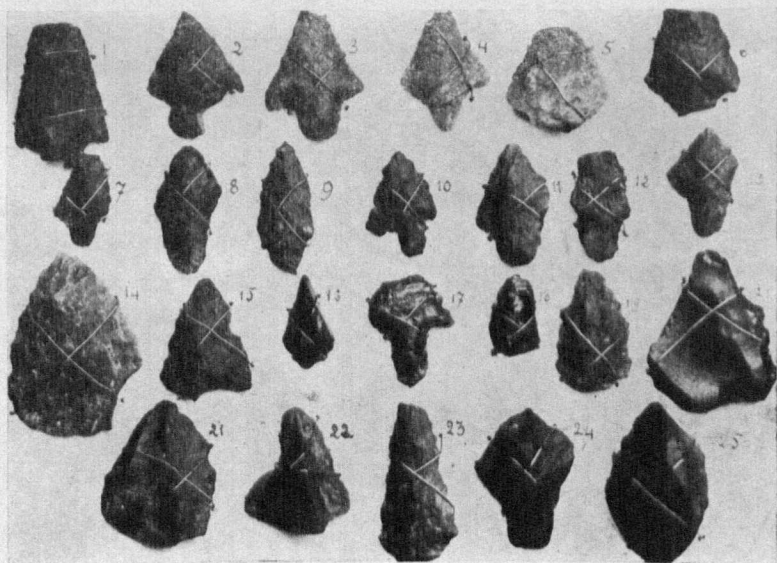


FIG. V. — Planche III  
(Pointes de flèches en pétrosilix, obsidienne et autre matière)



(1, 23), en feuille de laurier (9, 18), à tranchant barbelé (1, 10, 23), ou non (3, 4, 11), ou grossièrement ébauchées (14, 19, 21, 22, 25) (2).

13. — Des outils variés en obsidienne noirâtre (pl. I), racloirs (1, 14, 15), grattoirs (7, 8, 9, 11, 12, 17, 18, 19, etc.), dont un avec encoche au centre (10), perçoirs (2, 3, 4, 5, 6), scies (9, 16), etc. L'abondance de cette matière, article de commerce néolithique, prouve les relations suivies avec la Sardaigne, d'où provenait ce verre volcanique.

Enfin de nombreux outils en matière noire et brillante, que l'on pourrait confondre facilement avec l'obsidienne, mais qui n'est pas translucide et qui est apparentée aux roches gabbroïdes, donc très dures. Ces outils ont servi de poinçons (28, 29), de perçoirs (31, 32, 33, 34), de grattoirs (26, 27); quelques-uns sont de grande taille (34), d'autres de petite (29) et atteignent 35 millimètres, ou tombent à 15; certains même sont en quartz blanc.

Il est à remarquer que sur cet espace où tant d'éclats et d'outils ont été rencontrés en surface (des fouilles faites aux quatre coins du *campu* n'ont rien donné en profondeur), on ne trouve pas de poteries. Celles-ci sont au contraire abondantes sur la colline elle-même (Modria). Parsemées sur le sol, elles appartiennent à peu près toutes à une période que l'on peut retarder jusqu'à celle des Romains : débris de jarre, de vaisselle rougeâtre ou grise, de tuiles à crochet ou autres. Deux fragments, en particulier, recueillis sur le sommet, de tuiles à rebord, à pâte rouge et à grains siliceux, ont 25 millimètres d'épaisseur et portent la marque ci-contre, en creux : I I I I le quatrième jambage est coupé en deux; la hauteur des

---

(2) Une pointe laurifoliée en gabbro noir est fort curieuse; il semble que l'ouvrier ait sculpté à la surface un poisson dont on distingue la tête, les nageoires et même la queue. Nous n'osons pas l'affirmer, tant l'habileté de l'ouvrier serait grande. Serait-ce un harpon destiné à la pêche?

lettres est sur l'une de 1 centimètre et la largeur de l'estampille de 1 centimètre également ; sur l'autre, la hauteur des jambages est de 25 millimètres, la largeur de 5 millimètres et celle de l'estampille de 32 millimètres. La marque devait appartenir à une très grande tuile.

\*  
\* \*

Sur le flanc sud-ouest de la colline, le long du sentier qui, depuis l'église de Saint-Césaire, conduit au sommet après avoir traversé la propriété de M. Pietri puis le mur d'enceinte préromain de 6 mètres de hauteur et de 3 mètres d'épaisseur, enfoui sous les décombres et la terre éboulée (nous en avons parlé dans notre premier article), on rencontre, sur la droite, un entassement de grands rochers, dont l'un formait un abri sous roche de 1 m. 50 de hauteur, de 2 m. 50 d'ouverture et de 3 m. de profondeur. Il avait été utilisé par les bergers pour y enfermer leurs brebis, en y construisant par devant un petit mur. C'est sous cet abri que nous avons effectué la première fouille. Elle a été poussée jusqu'à la roche naturelle, à 0 m. 75 d'épaisseur. Sous l'humus de couleur grise existait à 30 cm. une terre noirâtre mélangée à de nombreux débris de poterie rouge. Notre impression fut que le sol avait été déjà bouleversé et que ces débris avaient été intentionnellement mélangés. Après les avoir enlevés, nous rencontrâmes des fragments d'os humain et de vase de grandes dimensions, avec col à rebord plat et de couleur rouge. Par-dessous, en pleine terre fut découvert un poignard à double pointe de 35 cm. de longueur et de 6 cm. dans sa partie la plus large ; il était en fer, très rouillé et cassé en deux morceaux. A côté gisaient également quelques morceaux de fer, dont le plus long, de 0,013 mil. est tellement aggloméré à la terre et à des grains de sable qu'on ne saurait en dire l'usage. (Cf. fig. VI). Était-ce la fusée transversale du poignard ou un autre



objet sans rapport avec lui ? Il nous semble que cette arme a pu faire partie d'un mobilier funéraire placé dans une amphore cinéraire où auraient été en même temps déposées les cendres non entièrement consumées d'un cadavre. Le récipient déposé dans une tombe à fosse aurait été ensuite recouvert de débris et de terre, puis serait devenu très fragile sous l'effet de l'humidité persistante, se serait cassé et ce sont ses fragments que nous aurions recueillis avec les objets qu'il contenait (?) Quoi qu'il en soit, ce poignard en fer indique une sépulture de l'époque préhistorique et probablement préromaine.

Voici quel est l'inventaire de cet abri que nous nommerons : du poignard :

1. — Plusieurs fragments de poterie très grossière, intérieurement noire, avec enduit rouge à l'extérieur, épais de 8 millim. ;

2. — Un morceau du col d'un vase, dont la pâte était très grossière ;

3. — Deux morceaux d'une poterie à enduit rouge, dont la pâte, alors qu'elle était tendre, a été incisée de traits profonds ;

4. — Trois morceaux d'une poterie noire, couverte de traits parallèles incisés, qui ont appartenu à un vase au col étroit ;

5. — Plusieurs fragments d'un vase de l'époque historique, si l'on en juge par la pâte très fine et rougeâtre, dont la base avait 72 millim. de diamètre et la panse formait une circonférence de 22 centimètres ;

6. — Un morceau d'un vase à pâte rouge et fine, se décolorant facilement, qui devait être celui d'un vase au col droit ; il a une épaisseur de 12 millim. ;

7. — Un morceau de poterie rouge à grains grossiers, à pâte craquelée, paraissant avoir été au feu ;

8. — Un morceau de poterie rouge à grains fins, décorée par des incisions en forme de losange, que le potier a obtenues avec des traits horizontaux et obliques ;

9. — Un fragment de poterie mi-rouge, mi-noire, à gros grains siliceux ;

10. — Un poignard ;

11. — Un morceau de bronze patiné, très mince, qui a pu faire partie d'un revêtement ;

12. — Des débris d'ossements, probablement humains ;

13. — Un morceau d'os percé intentionnellement ;

14. — Un morceau de gros os ;

15. — Quelques morceaux de galet roulé ;

16. — Quelques éclats de pétrosilex ;

17. — Plusieurs fragments de vase à pâte rougeâtre et très grossière, ou de poterie brune à enduit rougeâtre, à gros grains siliceux, ou de poterie noirâtre, à enduit lisse et comme poli par frottement, brun à l'extérieur, rouge à l'intérieur, ou encore rouge avec taches noires ;

18. — Un morceau de poterie, à pâte très grossière et rouge des deux côtés, avec décoration de raies transversales, irrégulières et obliques ;

19. — Un col de vase à pâte rougeâtre ; tout un côté est recouvert d'un mince dépôt calcaire ;

20. — Un morceau de poterie noire, à grains siliceux et rugueux, recouvert à l'extérieur d'un enduit rougeâtre ;

21. — Un autre morceau est au contraire très lisse sur sa surface externe ;

22. — Fonds de vase à rebords droits, noir à l'intérieur, rouge à l'extérieur ;

23. — Un fragment d'un col de vase, à pâte très grossière, d'un rouge vif ;

24. — Un autre col de vase à rebords plats, de pâte noire colorée en rouge ;

25. — Un fragment de poterie rouge à grains plus fins, etc..., etc.

En résumé les débris de vaisselle extraits de cet abri sont très variés par le grain, par la couleur, par l'enduit,

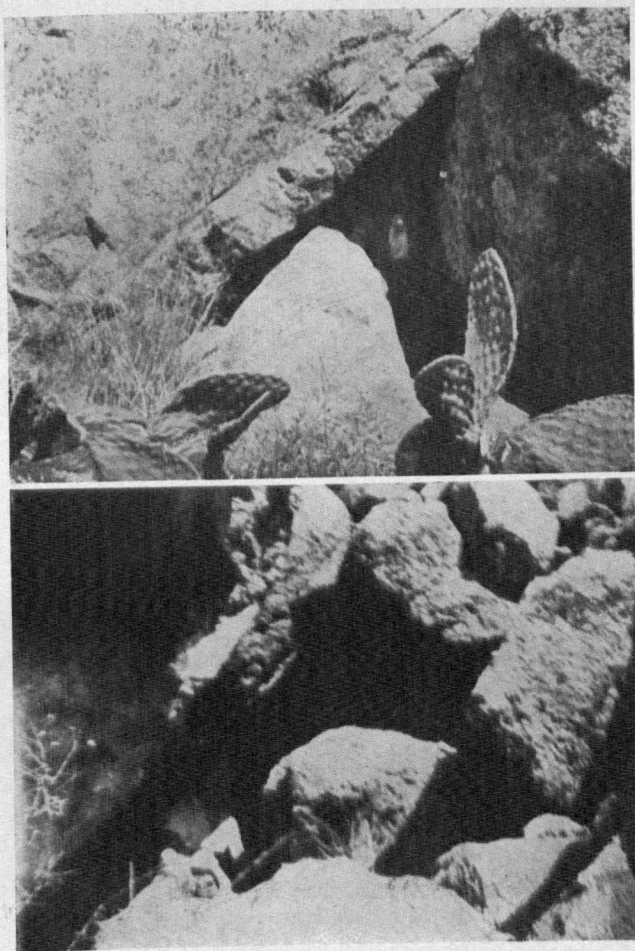
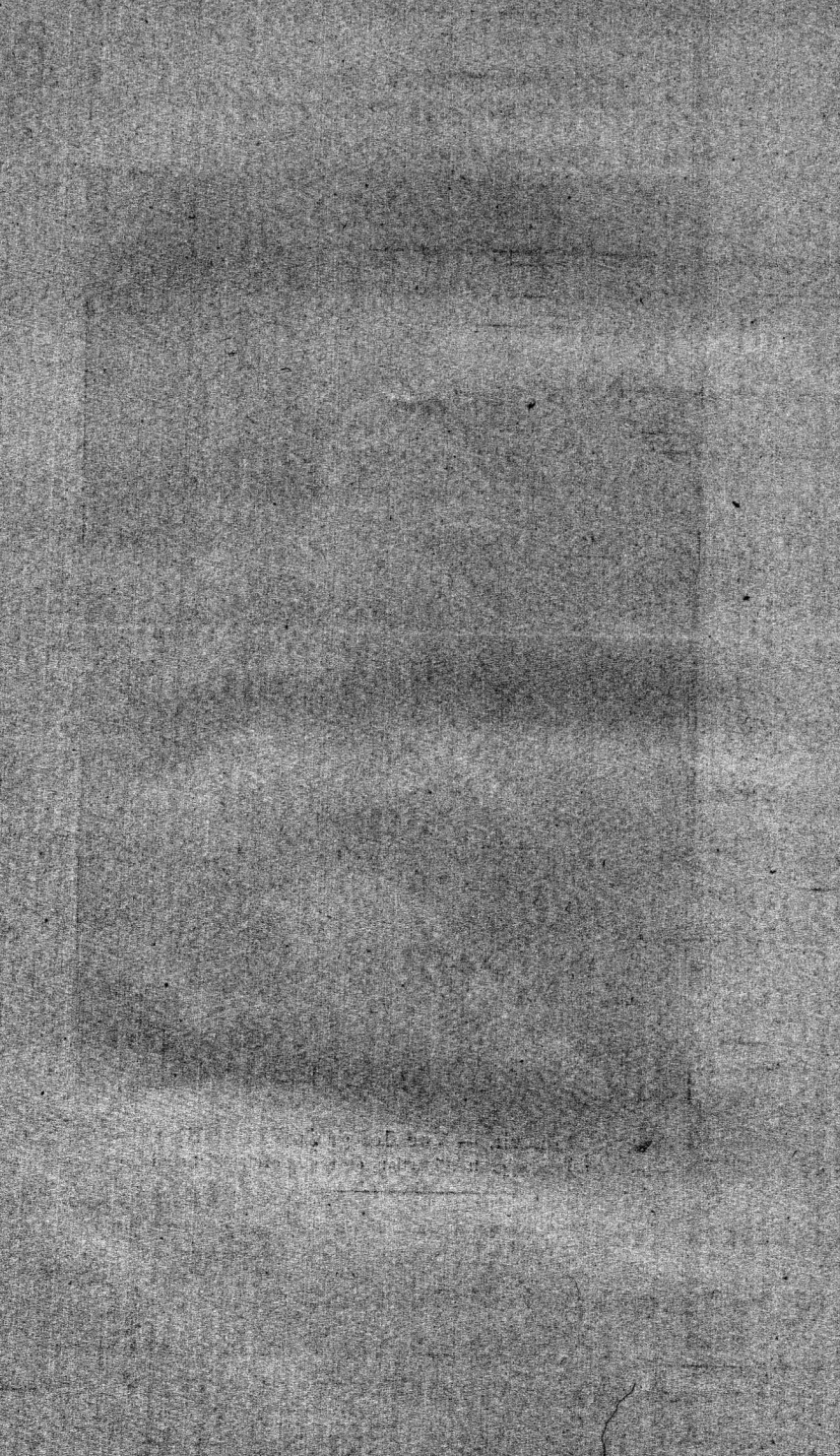


FIG. VII. — Vue des grottes II et III  
(en haut la grotte Christian, en bas la grotte Battistini)





mais la plupart des fragments appartiennent à des vases dont l'ancienneté correspond à celle de l'arme dont nous avons parlé.

\*  
\* \*

Très différente est la poterie que nous avons découverte ailleurs, sur le flanc est de la colline, face au soleil levant. Là, dans une partie d'accès difficile, puisqu'il faut, en s'aidant de saillies qui paraissent avoir été faites par la main de l'homme sur la paroi presque lisse d'un énorme bloc granitique de 7 à 8 mètres de hauteur, grimper jusqu'à une esplanade de 12 à 15 mètres carrés recouverte d'un mètre au moins d'humus. Elle est occupée en partie par un olivier énorme et plusieurs fois séculaire. Sur cette esplanade nous avons découvert un abri sous roche et deux grottes. Dans le premier, la faible couche de terre et d'arène n'a rien donné. Dans les grottes II et III, que nous avons surnommées grotte Battistini et grotte Christian, du nom de nos deux aides si dévoués, et que grâce à eux nous avons entièrement vidées de leur terre et de leurs objets, les fragments ont été si nombreux qu'ils ont rempli une caisse entière de 0 m. 85 de large et de 0 m. 40 de hauteur. Une partie a même été abandonnée sur place. La grotte Battistini qui mesure 1 m. 40 de largeur, 1 m. 50 de hauteur à l'intérieur et 1 m. 98 de profondeur (fig. VII), contenait plus d'un mètre cube d'humus noir, qui fut entièrement tamisé pour que rien n'échappât à notre observation. Les trouvailles furent modestes, mais suffisantes pour qu'il soit possible d'affirmer que la grotte fut habitée. En voici l'inventaire :

1. — Deux morceaux de poterie à gros grains siliceux, rougeâtres, avec décoration par bourrelets en relief ;
2. — Deux autres morceaux semblables, mais sans décoration ;
3. — Un fragment de poterie entièrement rouge, toujours à gros grains, mais décolorant facilement ;

4. — Deux débris mi-rouges, mi-noirs et à grains fins ;
5. — Deux débris de pâte noire, mais à enduit rougeâtre ;
6. — Un débris de pâte rouge, mais à enduit noirâtre ;
7. — Un morceau à gros grains siliceux en pâte noire, avec enduit rouge ;
8. — Un petit galet bien arrondi ;
9. — Un morceau de gros galet paraissant avoir été teint en rouge.

La grotte Christian est plus spacieuse ; bien que son plancher s'élève en pente douce vers le fond (fig. VII), elle mesure 1 m. 55 de hauteur, 0 m. 70 à l'entrée et 3 mètres de profondeur. Après avoir été entièrement vidée, elle a livré un matériel beaucoup plus abondant, que voici :

1. — Deux éclats de gros galet en pétrosilex (fig. VIII, planche III, n<sup>os</sup> 3 et 4) ;
2. — Une moitié de galet assez gros et plat, dont la tranche est écaillée et qui a probablement servi de broyeur ou de percuteur (n<sup>o</sup> 5) ;
3. — Un morceau de granulite qui eut le même usage, car des particules rouges y adhèrent encore (n<sup>o</sup> 6) ;
4. — Un polissoir, ancien caillou roulé, dont les deux faces, par leur poli, attestent un usage prolongé (8 à 9 cm. en large et en long, et 4 cm. d'épaisseur) ; l'ancienneté de l'outil est attestée par un léger dépôt calcaire à la surface (n<sup>o</sup> 2) ;
5. — Galet en quartz blanc, grossièrement arrondi, pesant près de 600 grammes, qui a pu servir de coup de poing et certainement de broyeur, comme le montre une des faces que le choc répété a rendu rugueuse (n<sup>o</sup> 1) ;
6. — Quatre petits galets, rappelant ceux du Mas d'Azil, un verdâtre, un violet, un rougeâtre, un tacheté (n<sup>o</sup> 7) ;

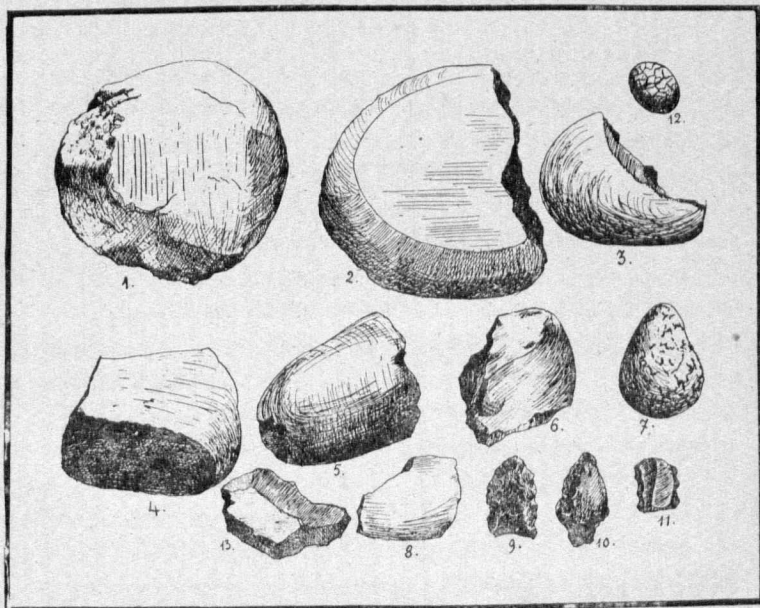


FIG. VIII. — Matériel de la grotte II, dite Christian

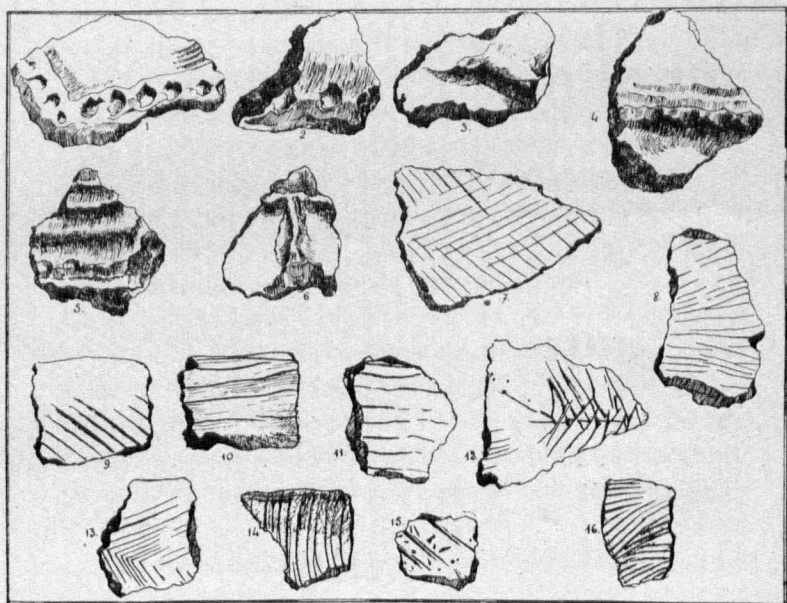
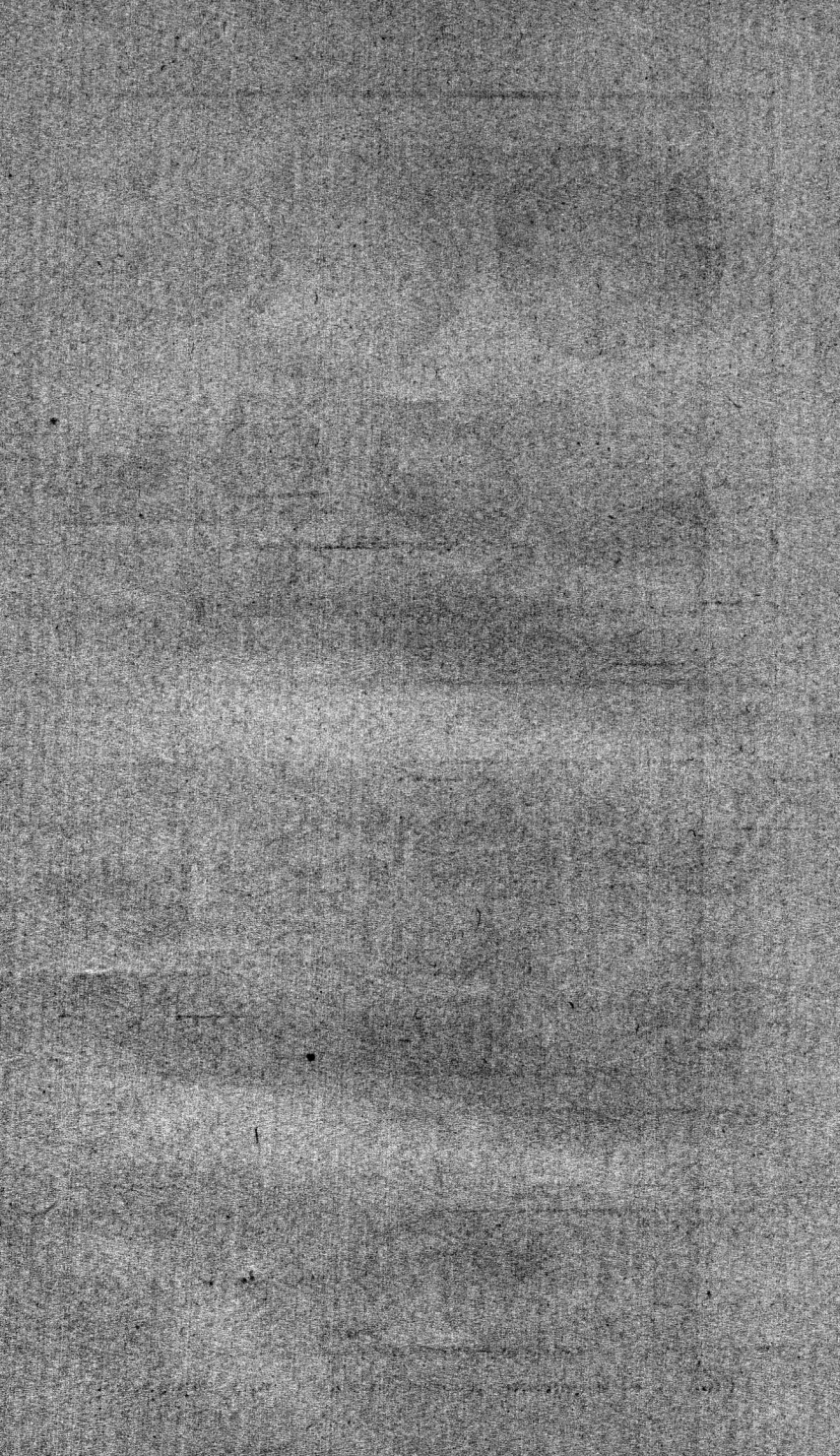


FIG. XI. — Fragments décorés de poterie variée (planche VI)





7. — Un éclat plat ;
8. — Plusieurs éclats de roche verdâtre ou noirâtre ;
9. — Deux éclats de quartz hyalin, dont l'un est en forme de perçoir et l'autre de tranchet ;
10. — Un éclat très pointu ;
11. — Plusieurs autres éclats en pétrosilex ;
12. — Deux fragments d'obsidienne noirâtre (n° 11) ;
13. — Une flèche en obsidienne de 28 millim. de longueur, à pédoncule, dont les bords sont en dents de scie (n° 10) ;
14. — Une grosse flèche en gabbro, plate d'un côté, bombée de l'autre, dont le pédoncule a été cassé ; elle a 25 millim. de longueur et en avait probablement 35 quand elle fut fabriquée (n° 9) ;
15. — Un fragment de petite hache en serpentine, de 3 cm. de long et de 3 de large, à tranchant bien ébréché (n° 8) ;
16. — Un petit objet ovoïde qui a peut-être servi de parure, de matière incertaine mais qui ressemble à du marbre blanc, craquelé (28 mill. de longueur) (n° 12) ;
17. — Un éclat de pétrosilex, taillé en forme de burin (47 millim. de longueur et 26 de largeur) (n° 13) ;
18. — De nombreux débris de poterie grossière, soit entièrement rouge, soit rouge et enduite de noir (n° 15 à 20), soit noire et enduite de rouge, soit tout à fait noire des deux côtés (Fig. IX, pl. IV, n° 1 à 8), soit rouge à gros grains de quartz ou de feldspath, très grossière et déteignant au lavage (n° 10 à 14) ; quelques morceaux (n° 2, 15, 16) sont rubannés, mais intérieurement (côté concave) et font supposer que l'argile molle a été appliquée sur un moule en lianes fines, qui auraient marqué sur l'ustensile ; le n° 5 est au contraire rubanné sur la partie convexe. Il faut remarquer la grossièreté des fragments 18 (noir) et 20 (rouge) ; au contraire, les morceaux 4, 5, 6, 7, sont à grains fins et à pâte noire, le 25 plus fin encore et à pâte rouge.

La planche V (F. X) contient quelques spécimens de fragments de vases. On distinguera la pâte grossière du n° 4, celle du n° 5 où un gros fragment de feldspath est incorporé; on notera la tentative bien gauche de décoration par des bourrelets en relief du n° 9, la forme des oreillettes des n°s 10, 11, 12, le rebord de l'assiette n° 14, le bouton n° 16 qui devait permettre de saisir le vase en utilisant un même bouton du côté opposé, enfin les fonds de ces mêmes récipients n°s 17 et 18. La forme la plus élégante semble avoir été celle du n° 1. On comparera tous ces débris préhistoriques avec le fragment n° 15, qui est certainement de l'époque romaine.

\*  
\* \*

Ce travail dans les grottes une fois terminé, la curiosité nous a poussé à rechercher dans le terre-plein de 12 à 15 mètres carrés qui les précède, les vestiges qui auraient pu être oubliés ou abandonnés par les habitants de la préhistoire. Il y avait là une station idéale, face au soleil levant, au-dessus d'un à-pic à peu près inviolable, dominant la vallée du Reginu et tout le pays jusqu'à Belgodère (fig. III), avec d'excellents abris pour la nuit et contre les intempéries. Les fouilles furent fructueuses, mais rendues pénibles par des rafales de vent violent qui chassaient toute la poussière des terres tamisées sur le torse et la figure des ouvriers et, par le mélange avec la sueur, les transformait à la longue en blocs de boue. Un mètre d'humus environ a été enlevé et tamisé. Voici quels ont été les objets recueillis :

1. — Un débris de matière très dure qui fait penser à une boucle, à cause du trou percé au milieu de la branche;

2. — Une flèche en pétrosilex, en partie cassée (longueur 25 millim., largeur 20 millim.), une autre en cris-

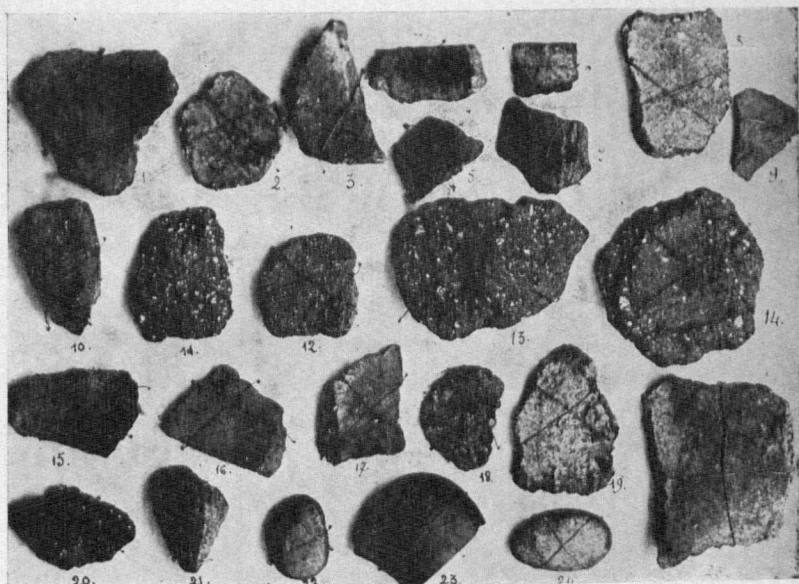


FIG. IX. — Planche IV  
(Fragments de vases)

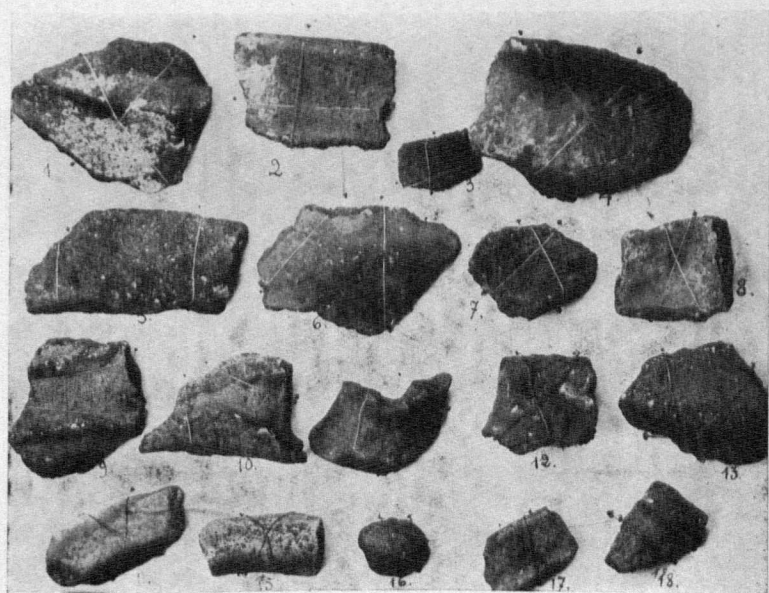


FIG. X. Planche V  
(Décoration de la poterie)





tal de roche, cassée en deux, qui devait avoir 35 à 40 millim. de long, et une en jaspé (3) ;

3. — Plusieurs débris de flèche ébauchée ;

4. — Plusieurs fragments d'obsidienne noirâtre, avec retouche intentionnelle, dont trois doubles grattoirs et d'autres en gabbro noir ;

5. — Un gros morceau d'obsidienne (Fig. IV, pl. II, n° 35) de 6 cent. carrés environ, qui paraît avoir joué le rôle de nucléus, c'est-à-dire dont on extrayait des éclats ;

6. — Cinq petits galets ronds ;

7. — Un éclat de gros galet qui porte des traces de peinture rouge ;

8. — Un fragment de galet plat et rond, à forme incurvée et à tranchant aiguë, qui a pu servir de grattoir ;

9. — Des débris de quartz, dont deux translucides, portant des traces de retouche ;

10. — Un galet ovoïde et plat, qui a servi de polissoir, comme le montre l'une des faces, et de broyeur pour matières colorantes, surtout rouges, qui adhéraient encore à la tranche du galet (largeur 10 cent. et demi, longueur 8, épaisseur 3) ;

11. — Ebauche de hache dans un galet plat avec retouches intentionnelles (7 centim. de largeur et 8,5 de longueur) ;

12. — Galet plat et rond, dont on a détaché un fragment ;

13. — Deux fragments probables de passoire (flais-selle) ; l'un, à pâte rouge, a encore deux trous de 7 millim. de diamètre et la trace de cinq autres ; l'autre, à pâte brune et grossière, en a un de 9 millim. de diamètre, et la trace de trois autres. Ces débris font songer aux passoires de nos bergers corses ;

---

(3) Cette flèche, rare, soigneusement conservée dans un porte-monnaie, a été malheureusement perdue avec celui-ci lors de mon voyage de retour à Paris, sur le territoire du lieu-dit : l'Homme d'armes, près de Montélimar (vallée du Rhône).

14. — Un débris de poterie à incisions multiples formant pointillé et surmontées d'un gros trait creux ; le dessin fait penser à ceux de la poterie du camp de Chassey, en Saône-et-Loire. La pâte en est grossière et noirâtre, avec enduit rouge ;

15. — Poterie noirâtre, à enduit rouge des deux côtés, avec cordon d'encoches obtenues par pression dans la pâte encore molle ;

16. — Un morceau d'argile mêlée à du gravier, de 2 centim. d'épaisseur qui paraît avoir fait partie d'un *pavimentum* ;

Quant aux morceaux de vase, ils sont extrêmement nombreux. Nous avons tenté avec eux de rassembler les fragments décorés et de faire une classification des formes et des moyens de suspension.

*Décoration.* — 1° Sur un bourrelet à angle droit, se succèdent des trous irréguliers percés dans l'argile fraîche avec un bâtonnet (fragment de poterie rouge à gros grains, planche VI, n° 1, et fragment de poterie noire à gros grains, avec enduit rouge des deux côtés n° 2) (Fig. XI) ;

2. — Sur un morceau, mi-rouge, mi-noir, figure le même bourrelet sans trous ; poterie noire à enduit rouge (n° 3) ;

3. — Un fragment d'un centimètre d'épaisseur, mi-rouge, mi-noir, porte un bourrelet avec saillies et dépressions (n° 4) ;

4. — Poterie avec quatre bandes parallèles en saillie à l'extérieur, tandis que l'intérieur couvert d'enduit noir présente des stries grossièrement parallèles (n° 5) ;

5. — Poterie entièrement rouge, à petits grains, qui porte un bourrelet en forme de T (n° 6) ;

6. — Fragment noir à enduit rouge avec une suite de trous sans profondeur formant ruban ;

7. — Autre fragment rouge à enduit noir avec raies

inégalement parallèles, les unes horizontales, les autres obliques (n° 7);

8. — Poterie entièrement noire, avec raies obliques extérieurement et parallèles intérieurement;

9. — Poterie brune à gros grains, avec enduit noir à l'extérieur, sur lequel on a tracé des raies irrégulières, tantôt horizontales, tantôt obliques (n° 8);

10. — Fragment noir, à raies très fines formant angle aigu (n° 13);

11. — Autre fragment semblable, mais à raies plus grosses et plus espacées;

12. — Fragment de couleur rougeâtre, avec enduit noir à l'intérieur, où les raies sont transversales et parallèles, tandis qu'à l'extérieur elles sont parallèles et obliques (n° 9);

13. — Poterie noire à gros grains et à raies divergentes;

14. — Poterie noire à raies transversales et incurvées à l'intérieur, verticales à l'extérieur (deux exemplaires) (n° 14);

15. — Fragment de vaisselle noire, sur laquelle le potier a recherché un nouveau motif de décoration, mais avec une gaucherie enfantine : une raie verticale sur laquelle viennent se rencontrer et former un angle aigu des lignes obliques à droite et à gauche (n° 12);

16. — Poterie de couleur brune à raies profondes, larges mais peu rectilignes, séparées les unes des autres par des distances inégales de 5, 7, 9 millim. (n° 10);

17. — Poterie entièrement rouge à gros grains, sans enduit, déteignant dans l'eau, présentant des stries espacées à l'intérieur, où elle semble avoir été polie, tandis qu'elle est rugueuse à l'extérieur;

18. — Un fragment rouge présente des demi-cercles de 0,05 centim. de diamètre liés par des points et formant ruban entre deux raies parallèles;

19. — Un autre fragment est décoré de lignes verticales et divergentes;

20. — Un autre enfin présente des rayures transversales entre lesquelles il semble que le potier ait tracé au poinçon des signes (n° 15).

\*  
\* \*

*Anses et oreillettes.* — La préhension de ces vases se fait de différentes façons; en voici quelques spécimens: cf. planche V, Fig. X:

1. — Oreillette rouge en pâte à gros grains;

2. — Oreillette noire dont la pâte est à petits grains avec enduit rouge; un trou ovale permettait de suspendre le récipient. La facture en est soignée (n° 11);

3. — Deux exemplaires d'oreillettes plates et larges à forme droite, appartenant à une poterie de couleur bistre avec plaques d'enduit noir. La largeur de l'un est de 4 cent. 5, celle de l'autre de 23 millim. (n° 12);

4. — Oreillette arrondie de 28 millim. de largeur à la base, avec un petit trou de suspension, fait au poinçon; la poterie est noire et à gros grains, avec traces de raies obliques et droites;

5. — Oreillette de forme recourbée, épaisse de 1 centim., large de 4, en terre bistre avec enduit noir (n° 10);

6. — Bouton grossièrement obtenu et à extrémité arrondie, sur poterie mi-rouge, mi-noire, à gros grains;

7. — Bouton semblable mais sur poterie entièrement rouge;

8. — Deux autres boutons mieux façonnés sur poterie bistre enduite de noir et sur poterie mi-rouge, mi-noire, à extrémité aplatie (n° 16).

\*  
\* \*

*Formes des vases.* — La forme des vases est égale-



ment très variée, du moins si l'on en juge par les rebords que voici, cf. planche V :

1. — Col évasé de 1 centim. d'épaisseur, dans poterie noire à l'intérieur, rouge à l'extérieur, deux exemplaires (n° 10) ;

2. — Col légèrement concave dont la poterie est bistrée enduite de noir (n° 1) ;

3. — Exemplaire semblable, mais à rebords plus incurvés de 8 millim. d'épaisseur ;

4. — Idem, mais de 12 millim. d'épaisseur (n° 4.) ;

5. — Idem, de couleur rougeâtre et à enduit noir ; la poterie est plus fine et à bords très évasés ;

6. — Idem, mais en pâte plus fine et à rebord droit ;

7. — Poterie rouge et en pâte assez fine dont le col a un rebord presque droit (n° 14) ;

8. — Poterie à pâte mi-rouge, mi-noire, dont le rebord légèrement concave a 15 millim. d'épaisseur ;

9. — Poterie à pâte noire et grossière, enduite de rouge à l'extérieur, dont le col est faiblement incurvé ;

10. — Idem, mais à pâte rouge ;

11. — Idem, mais à col un peu plus évasé et à rebord rond ;

12. — Idem, mais à rebord aplati ;

13. — Idem, mais à rebord plus épais ;

14. — Poterie grossière dont le col est bien incurvé et les rebords ronds ;

15. — Poterie fine de 3 millim. d'épaisseur, rouge, le col a des rebords presque plats (n° 17) ;

16. — Enfin un débris de col appartenait à une poterie romaine rouge pâle et à grain fin (n° 15) ; etc. etc... Il s'était sans doute égaré au milieu des débris néolithiques, car il n'est pas douteux que les Romains aient stationné pendant longtemps sur la colline. Les débris de leurs jarres, urnes, amphores, vaisselle, parsèment les pentes de Modria. La forme de ces récipients est trop connue pour qu'on puisse s'y tromper ; des restes de cons-

truction cimentée y sont encore visibles et une grande meule qui dut servir à la fabrication de l'huile gît encore sur le flanc oriental. Entre le néolithique et l'époque historique, l'âge du bronze et du fer y est aussi représenté par le poignard (Fig. VI) dont nous avons parlé, une belle fibule, un fragment de plaque et un clou à tête large (fig. XII). Quelles conclusions est-il donc permis de formuler à la suite de ces premières fouilles?

A. AMBROSI-R.



# L'agonie d'une vendetta <sup>(1)</sup>

---

Un certain relâchement s'était produit dans l'interdiction formulée par les cousins Santa Lucia et Jacques-Antoine au sujet de la culture des propriétés des Maestrali.

Cette année la sécheresse ayant sévi au mois de juin, aucune maladie cryptogamique ne s'était déclarée sur les vignes. Bien qu'aucun soin n'ait été apporté aux vignobles, la récolte s'annonçait belle. De lourdes grappes noires et blanches se balançaient sur les sarments aoûtés. Les gros grains, gorgés de sucre, parfumaient à distance. La vigne de Maestrali, père de Sabella, située sur un mamelon, bien exposée au soleil, à la Parata, donnait aux passants, avec sa vive frondaison, l'impression d'une propriété bien tenue, dont la récolte récompenserait aux vendanges prochaines, les soins prodigués.

Sabella avait eu l'assurance par Zia Rosa, la bonne femme qui servait d'intermédiaire entre elle et son fiancé, qu'Antoine Santa Lucia et Jacques-Antoine avaient quitté le sud de l'île et qu'ils s'étaient retirés momentanément en Sardaigne. Les parents de Sabella pourraient vaquer à leurs affaires, ils n'avaient rien à craindre d'une rencontre avec leurs terribles adversaires.

La jeune fille avait donné à son père cette ferme assurance, mais celui-ci prudent ne voulut rien entendre.

— Tu comprends bien, ma fille, dit-il, qu'on ne peut pas à la légère s'exposer à quitter la maison. Tu prends une grande responsabilité en disant que nos ennemis ont quitté le pays. D'ailleurs qui te dit qu'ils ne peuvent

---

(1) Cf. les nos 98, 99, 100, 101, 102, 103 de la Revue de la Corse.

surgir d'un moment à l'autre. Il faut laisser tomber la récolte. C'est dommage de perdre une si belle vendange, mais le renseignement fourni par Rosa est plus ou moins exact.

— Vous avez raison mon père, dit Sabella, ne vous exposez pas ni vous, ni aucun de nos hommes de la famille. Mais vous me laisserez la charge de ramasser avec quelques voisins et quelques parentes le plus de raisins possible. Vous savez que nos ennemis n'ont jamais fait du mal aux femmes, et je pourrai de la sorte sauver une grande partie de la vendange.

Le père et la mère de Sabella avaient toute confiance en leur fille et raffolaient d'elle : elle était précieuse par son activité et son dévouement. Elle se faisait aimer de tous les parents et de tout le voisinage par son courage et sa belle âme. Elle était généreuse non seulement avec les pauvres, mais aussi avec les voisins. Des brassées de fleurs, des légumes, des fruits étaient distribués pour satisfaire son goût de faire plaisir.

Quand elle se déplaçait on la suivait des yeux longuement et avec sympathie. Autour d'elle ce n'était qu'affection et douceur, car elle avait conquis tous les cœurs des paysans.

— Agis selon tes moyens et ton bon cœur, dit le père. Si tout se passe, comme nous l'espérons, je sortirai pour faire notre provision de bois pour l'hiver. C'est déjà pénible de rester enfermé toute la saison. Mais c'est encore plus triste si le foyer est éteint. Nous aurons une bonne fourniture de bois de chêne. Les soirées au coin du feu seront plus gaies pour tout le monde.

Le jour venu Sabella, avec quelques bonnes femmes munies de corbeilles, se rendit à la vigne.

La rosée du matin se dissipait sous l'effet des rayons solaires.

Les femmes armées de ciseaux, de couteaux, cou-



paient les grappes qu'elles entassaient dans de gros paniers d'osier et de frêne. D'autres les transportaient sur une aire, à côté du chemin muletier où se tenait un jeune homme qui foulait en gambadant les grappes ramassées.

Le jus sortait à travers les trous du fouloir. Des guêpes avides se gorgeaient de moût.

Tout devenait poisseux. La journée s'avancait dans le calme, le travail marchait à souhait.

Le soir, on songea au retour. La nuit tomba brusquement et dans le chemin creux bordé de chèvres-feuilles et de ronces, les femmes encombrées d'ustensiles et de paniers, se hâtaient de rejoindre leurs foyers. Sabella, fatiguée du travail de la journée, mais satisfaite du résultat obtenu, traînait dans le sentier un gros panier au bras.

Les femmes avaient pris de l'avance. Déjà un croissant de lune se jouait au-dessus des arbres. Des nuages se déplaçaient dans le ciel moutonneux.

Arrivée à la rivière, qu'on passait facilement à gué, elle s'arrêta pour se laver les mains poisseuses de jus de raisin.

A ce moment un homme surgit de derrière un mur ; Sabella ne s'y trompa pas. Elle marchait l'oreille aux aguets et les yeux furetants à droite et à gauche. Son cœur l'en avertit, Matteo était devant elle. L'ombre s'était épaissie dans le vallon. Un petit bruit de cascabelle, dans le calme de la soirée, se répercutait dans l'encaissement du ravin.

De toutes parts des eaux ruisselaient.

— Ma chérie, dit Matteo, en prenant les mains de Sabella déjà rassurée par cette présence.

— O Matté ! quelle imprudence ! on pourrait nous voir.

— Aucune crainte, tout le monde est en avant. Je suis

content que vous ayiez fait votre vendange dans de si bonnes conditions. Vous pouvez affirmer à la maison que mes cousins sont en Sardaigne. Votre père pourra faire sa provision de bois pour l'hiver.

— Merci bien, mon ami, mais disparaissez au plus vite. On pourrait retourner me rejoindre.

— Alors, ma récompense, dit Matteo, en se penchant vers le buste de la jeune fille.

Celle-ci hésita, l'espace d'une seconde, puis relevant la tête, elle offrit ses lèvres, douces comme du satin, au jeune homme qui cueillit son premier baiser.

— Ma chérie, dit-il, je vous aime plus que jamais. Rien ne pourra faire obstacle à notre union. Me laissez-vous parler de notre mariage à mon oncle l'abbé.

— Gardez-vous en bien, pour le moment. Moi aussi je vous aime. Mais malgré le vif désir que j'ai d'être unie à vous, il ne faut pas perdre de vue que les circonstances ne le permettent pas. Patientons et ayons foi en l'avenir.

Le jeune homme saisit dans ses bras sa fiancée et lui entoura les épaules. Il posa longuement ses lèvres sur la bouche de la jeune fille, aux dents claires, légèrement écartées, entr'ouverte pour recevoir le baiser passionné.

— Au revoir, ma chérie, dit-il.

— Au revoir, mon ami.

— Je ne vous promets rien au sujet de la démarche auprès de l'abbé. J'ai tellement envie de vous avoir à moi, à moi toute, que je ne parlerai jamais assez tôt à mon oncle. Permettez-moi de vous accompagner un bout de chemin.

— De plus en plus imprudent, ô Matté ! Une de nos femmes pourrait revenir.

— N'ayez pas toujours peur, ma pauvre enfant. C'est déjà la nuit, on a hâte de rentrer. Ce n'est que moi qui,

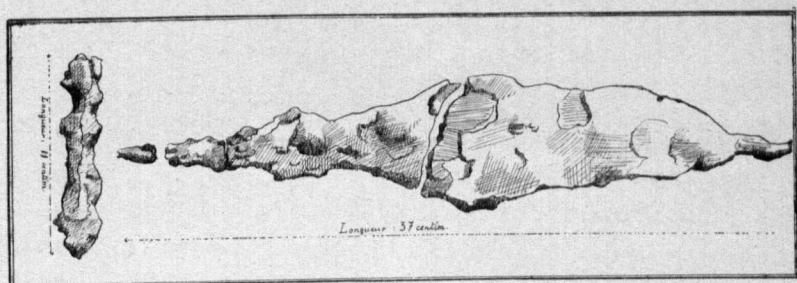


FIG. VI. — Poignard en fer de l'abri I à Modria

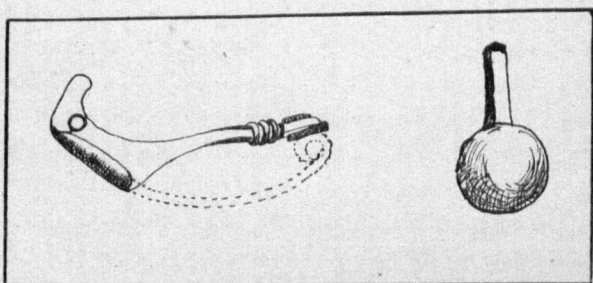


FIG. XII. — Fibule et clou en bronze de la colline de Modria

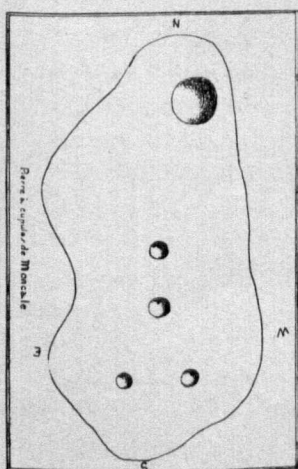


FIG. XIII. — Pierre à cupules de Moncale

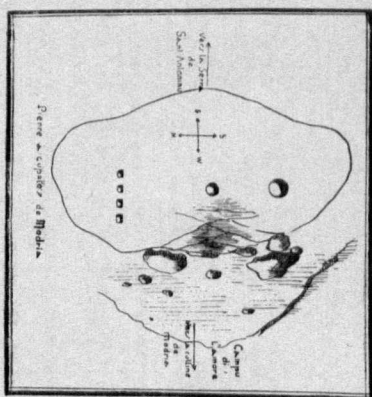
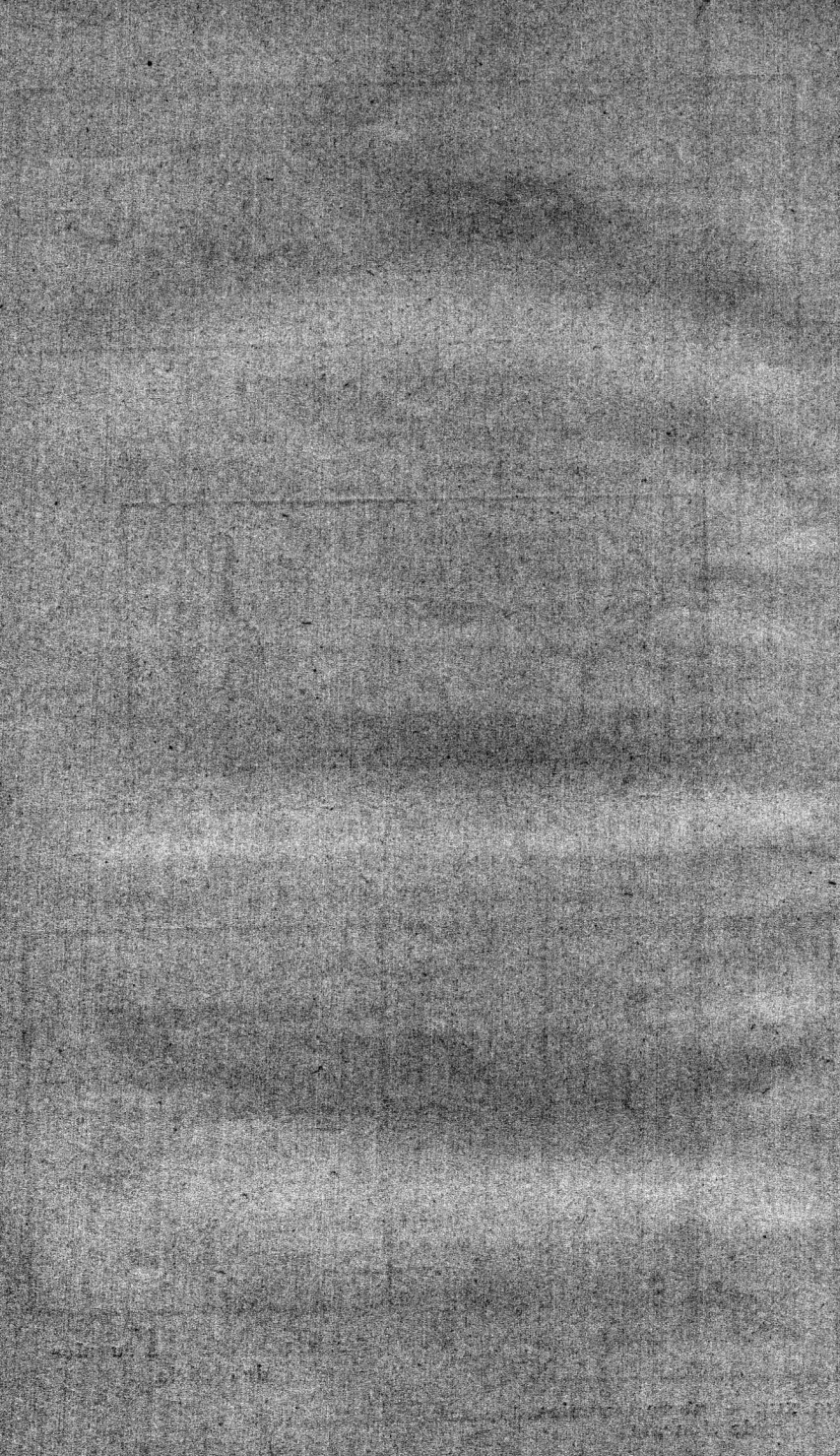


FIG. XIV. — Pierre à cupules de Modria





avec la lune, attendrai volontiers la venue du jour, pourvu que je sois avec vous.

Les jeunes gens, bras dessus bras dessous, s'engageaient maintenant dans le chemin caillouteux.

A côté d'eux, un ruisseau murmurait sa grêle chanson, des insectes bruissaient, des oiseaux cherchaient un refuge dans les feuillages.

Tout à coup le hibou fit entendre son hululement.

— Oh ! dit, Sabella.

— Ne sois pas superstitieuse, ma chérie, je t'aime et je suis à toi ; que peut ce vilain oiseau contre notre amour !

Sabella s'était détachée de Matteo. Quelques secondes ses yeux pleins de rêve et de lumière fixèrent le jeune homme dans la pénombre.

— Adieu, il se fait tard, il vaut mieux que je rentre seule, dit-elle de sa voix jeune et fraîche.

Tendant ses lèvres chaudes à son fiancé, elle lui donna un frémissant baiser qui le fit chanceler sur place.

\*  
\* \*

Un père franciscain avait été sollicité par le clergé de Tallanu d'avoir à prêcher une mission pour le canton, histoire de ramasser quelque argent afin de restaurer le vieux couvent de Saint-François. Ce monument situé sur un petit éperon, dominant la vallée supérieure du Rizzanese, date de la découverte de l'Amérique en 1492.

A première vue, l'immeuble donne l'impression des différentes retouches effectuées dans le courant des siècles. Toujours debout mais toujours branlant il forme cathédrale très vaste. Une aile était destinée aux cellules des moines. Le corps du milieu logeait les Frères des écoles chrétiennes sous la direction de l'un d'eux, le Tabarino. On distribuait une instruction au compte-goutte contre des denrées parcimonieuses : deux décalitres de

blé pour les commençants, quatre pour les moyens, six pour les plus âgés.

Les « *saltériante*, les *dottrinate*, les *uffiziante* », formaient un ensemble d'une soixantaine d'élèves et tous épluchaient les préceptes de la religion, dans les offices de la vierge, les vêpres des morts et les psaumes de toutes sortes du rituel romain.

On fréquentait l'école assez souvent jusqu'à vingt ans et les cours se poursuivaient de novembre à la St-Jean d'été.

Les moines occupaient l'aile gauche. Tous ignorants, leur activité se bornait à défricher les terres de l'église, *i jardini di i fratti*. Le sol débarrassé des pierres, des souches, nivelé par des murs de soutènement, planté d'arbres fruitiers, formait un domaine riche et productif autour du monument dû, dit-on, à la générosité de Serena della Rocca, la fille du puissant et Magnifique comte, dernier descendant des seigneurs féodaux révoltés contre Gênes. Des souvenirs dorment depuis des siècles dans ces murs, épais, mangés par les lichens à l'abri de la lumière dorée.

La vie n'offrait pas à l'époque la sécurité qu'elle présente de nos jours. Des gens pusillanimes cherchaient à l'ombre des clochers la protection d'une existence que tout menaçait. D'une pierre on faisait deux coups. On assurait la vie matérielle dans la communauté et on conservait l'espoir pour une vie future. Mais ces vaincus, ces faibles étaient trop nombreux. Ils se pressaient en foule aux portes des couvents. Tous se bousculaient pour endosser le froc qui n'avait rien d'élégant. Une sélection s'imposait. De nos jours on aurait institué un examen. Il y a cent ans on ne pouvait parler de dossiers, on s'y prit donc autrement. Sur la place du couvent existait un grand orme dont l'ombre se projetait, au soleil couchant, sur la forêt de la Spalla. Les candidats moines devaient grim-

per au sommet de l'arbre et découvrir le pays soumis à la juridiction du couvent. Ces moines mendiants auraient à parcourir la piève d'Attallà, dans tous les sens, demandant la dîme aux familles. Elle consistait à payer une redevance égale au dixième des revenus. Aux vendanges, à la moisson, au pressoir, au moulin, les moines accouraient et prélevaient cet impôt payé d'assez bonne grâce. Pendant tout le moyen-âge et jusqu'aux lois sociales de la Troisième République, les couvents ont été le refuge des pauvres déshérités. Le trop plein des richesses accumulées se répandait sur le peuple malheureux. Ces établissements répartissaient les denrées et soulageaient les souffrances si nombreuses et si attristantes.

Cette année une mission canalisait le peuple de Talanu vers l'immense nef du couvent. De Ste-Lucie, d'Olmiccia, de Poggiu, de Zoza, de St-André, d'Altagène, de Mela, des femmes, des hommes, des enfants endimanchés sillonnaient les chemins creux qui menaient des localités à l'église où un moine, aux yeux flamboyants, prêchait la bonne parole.

Un surplus de dentelle flottait autour de sa haute taille aux épaules couvertes d'un camail de soie. Son visage bronzé, patiné, respirait la santé, rayonnait d'énergie. Sa bouche charnue découvrait des dents brillantes.

Des enfants de chœur en soutanelles rouges, groupés au pied de la chaire, formaient une couronne tranchant sur le champ noir des femmes en deuil.

Par humilité, nombreuses étaient les femmes qui arrivaient pieds nus, écorchées par les pierres de la route.

Les dévotes, vieilles ou jeunes, courbées ou droites apportaient des cierges qu'on allumait en honneur des saints fêtés au couvent, leurs intéressées puisque toutes demandaient à gagner leurs bonnes grâces. Toutes arboraient des bijoux de famille, croix et cœurs d'or reliés par des rubans de velours.

On se pressait dans l'immense nef, dans les chapelles, et assez souvent sur le perron, quand on ne trouvait pas place à l'intérieur. Le clergé du canton, aux chasubles éclatantes, entouré de porteurs de croix et de bannières galonnées de velours lamé d'argent, prenait place autour du bel autel en marbre de Carrare.

Deux familles du canton avaient, on ne sait à quel titre, le droit de s'installer, à l'exclusion des autres, dans les deux chapelles de l'entrée. De mémoire d'homme on ne se rappelait pas qu'une Maestrali ait pris place dans la chapelle de gauche en entrant ou qu'un banc de la chapelle d'en face ait été occupé par un adversaire de cette famille.

Or un dimanche, alors que la foule se pressait compacte et serrée, formant des îlots de résistance, une femme cherchait à se faire place dans la cohue.

Agée d'une cinquantaine d'années, avec *mezzaro* e *faldetta*, elle essayait vainement de se diriger vers la chapelle de gauche où se tenaient les membres de sa nombreuse famille.

Mais les fidèles la refoulaient vers la droite et, comme une épave, elle alla s'échouer sur un bout de banc où les Maestrali, orgueilleux et gourmés, occupaient toutes les places.

Cette femme était la mère de Matteo Levanti. Aussitôt un remous se produisit dans le camp des Maestrali étonnés d'abord, indignés ensuite, d'une telle audace. Était-ce un défi ! Était-il possible que cette femme se fût oubliée au point de venir porter la provocation au milieu de ses adversaires !

Sabella avait suivi les mouvements de la foule. Elle s'était rendue compte que la mère de Matteo, ballotée par les spectateurs, n'avait pu échapper à la direction imposée, et avant qu'une protestation ne se fût élevée, elle s'était dressée.



— Madame, dit-elle d'une voix douce, c'est par erreur que vous avez échoué dans ce coin de l'église. Permettez-moi de vous accompagner auprès des vôtres.

Elle la saisit par le bras et l'entraîna en face, en se frayant un passage à travers les hommes respectueusement rangés devant elle.

La lumière à tous les vitraux inondait l'église. Les vives couleurs de l'arc-en-ciel jetaient leurs tons gais sur les murs et les tableaux du chemin de la croix.

Un bruissement confus s'élevait dans la vaste nef, fait de voix basses, de piétinements, de souffles courts.

Une odeur de corps en sueur, d'encens, de fleurs fanées, de moisissures, flottait dans l'impalpable poussière balancée dans les rayons lumineux des étroites fenêtres.

Le prédicateur développait son sujet lentement, ne se doutant pas qu'un drame venait d'être évité grâce à la présence d'esprit d'une jeune fille à l'intelligence aiguë et au cœur généreux.

Sabella rejoignit son poste. Tous les regards des siens convergeaient vers elle. On la scrutait. On voulait lire dans sa pensée. Son front pur s'empourpra brusquement, ses oreilles bourdonnèrent ; l'angoisse l'étreignait. Ce manque de bienveillance dans l'attitude de ses parents la paralysait, elle était déconcertée.

— Mon Dieu ! se disait-elle, qu'est-ce que j'ai fait ! Un acte tout simple. Une personne bien élevée aurait agi comme moi et on a l'air de m'en vouloir, de me le reprocher. Qu'est-ce que cela sera, le jour où Matteo fera sa demande en mariage !

Elle ferma les yeux, entourés de cernes bleuâtres, pareils à des meurtrissures. La douleur était assise dans son cœur.

Le bonheur, elle le voyait fuir à tire d'ailes sur une route bordée d'épines s'estompant au loin, sous des formes imprécises...

Le lendemain était jour de lessive chez les Maestrali. Le beau linge blanc et parfumé séchait au soleil sur les haies vertes du jardin, sentant bon l'odeur des plantes. Sabella surveillait, de la source, cette exposition de blanc qui fait la fierté des bonnes ménagères. La tête découverte, ses beaux cheveux ondulés sur les épaules, en simple jupon, elle plongeait ses bras nus dans les eaux du bassin et suivait, sur ses chairs dorées, le glissement des brillantes gouttelettes ressemblant à des algues marines et à des perles laiteuses.

La journée était chaude, le soleil buvait l'eau du linge étendu, en formant de légères bûées dans l'air mouillé. Des vols d'abeilles blonds s'élevaient dans les airs.

Sabella fatiguée de sa besogne, mais heureuse de vivre, donnait l'impression d'une mésange s'ébrouant dans une source. Elle rêvait à la belle légende de l'ondine qui chantait au bord du lac et que tout le monde aimait. Le jour qu'elle s'éprit d'un jeune homme et qu'elle voulut changer son éternité contre le bonheur entrevu, elle devint une femme quelconque que personne n'aimait plus et elle vieillit entourée de moutards turbulents et brutalisée par son mari.

Zia Rosina, avec son petit air mystérieux, s'avança dans le jardin. Une légère émotion avait saisi Sabella. Un pressentiment la gagna. Qu'aurait à lui dire Zia Rosina.

Matteo, mis au courant par sa mère de l'incident de la veille, remerciait sa fiancée de sa bonté et de sa délicatesse. Il l'informait, ce dont il était fier, que sa mère l'avait trouvée très bien, pleine de tact et de gentillesse et qu'elle avait emporté d'elle une excellente impression.

Sabella rougit de plaisir. Elle buvait les paroles louangeuses de Matteo et, pour cacher sa confusion, elle dit à la messagère.

— Gardez pour vous ces pièces de linge. Vous pouvez toujours les utiliser bien que fatiguées par l'usage.

Sa Matteo Levanti avait pu voir ce jour-là, près d'une source, sa fiancée dans la blancheur d'une lessive du matin, son ardente imagination n'aurait pas manqué de supposer que Sabella était la fée que les Ortoli revendiquent comme la protectrice de leur maison.

Si le mot fée désigne, en général, la femme remarquable par sa grâce, son esprit et sa bonté, une douce fée se tenait ce matin-là, dans un écrin de gazon, à l'ombre d'une charmille verdoyante.

\*  
\* \*

Un jour du mois d'avril, l'abbé Santa Lucia reçut dans sa propriété de la Radica la visite de son petit neveu Matteo Levanti. L'abbé goûtait la douceur de la campagne en émondant ses oliviers taillés l'année précédente.

— Tu vois, mon petit, dit-il, quand on a taillé les plantes, il faut avoir soin de supprimer les gourmands qui enlèvent de la force à l'arbre. De la sorte on peut charpenter l'olivier, dont la sève régulièrement répartie, produit des récoltes annuelles. Il y a bien la mouche qui pique nos olives, mais contre cet insecte, on ne peut rien pour le moment. Si les conditions atmosphériques sont favorables, c'est-à-dire si, à la fin de septembre, le temps se refroidit et que les chaleurs ne reviennent pas en octobre, une récolte est en perspective. Les jeunes, vous croyez tout savoir, sans avoir trop appris. Cependant l'expérience a du bon. Il faut me croire. Ceux qui ont mis la main à la pâte n'ont pas de présomptions.

— C'est bien pour ça que je suis ici pour vous consulter et faire appel à votre bon sens et à votre vieille expérience.

— Du moment que tu as quelque chose à me dire et comme il se fait tard, étant aussi un peu fatigué, nous allons rentrer. Tu partageras mon modeste repas. Il sera frugal, je t'en avertis. On ajoutera quelque chose pour ton estomac de trente ans. Rentrons, dit-il, en remettant sa vieille soutane posée sur une souche de chêne et en emportant ses outils de travail, une serpe et une hache. La leçon d'agriculture sera pour une autre fois.

— Mais vous me l'avez donnée, mon oncle, et bien claire, et j'ai parfaitement compris.

— Bien, dit-il, j'aime causer des choses de la campagne.

La salle de l'abbé n'était guère luxueuse. C'est là qu'il se tenait constamment, n'ayant qu'une étroite chambre à côté, une vraie cellule de moine pour le lit.

Deux fauteuils du XVI<sup>e</sup> siècle en bois noir, lustrés par l'usure, au dossier branlant, occupaient les deux coins de la vaste cheminée où pouvait rôtir un agneau en entier.

L'hiver, le bon abbé, pour se préserver des courants d'air de l'Incudine et des fourches d'Asinao, occupait l'intérieur de la cheminée sur un banc en châtaignier adossé au mur.

Les montants de la devanture en colonne de granite au grain fin soutenaient une large plaque également en granite où l'on pouvait voir une *Bible*, la *Vie des saints*, les grands hommes de Plutarque, la *Jérusalem délivrée*, les œuvres de Massillon et quelques ouvrages historiques, le *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, etc...

Sur les murs, trois lithographies représentant le portrait du duc de Reichstadt à Schoenbrunn, à vingt ans, un Saint-Jean luisant, aux yeux bleus de porcelaine anglaise, avec un agneau frisé et La descente de croix de Rubens, le peintre flamand, dont l'original se trouve à la cathédrale d'Anvers.

L'abbé Don Jean étala un large mouchoir de poche



jaune, large comme un demi-drap, sur ses maigres genoux où figurait une vaste carte de France, divisée en départements aux teintes variées.

Son neveu remarqua le mauvais sort réservé aux régions du centre, à l'Auvergne et au Limousin, toutes maculées de taches noirâtres, conservant encore les traces du tabac prisé, desséché sur place, mais trop préoccupé, il préféra garder ses réflexions.

— Eh bien ! mon neveu, maintenant que nous voilà restaurés, raconte-moi ton histoire. Mon petit doigt me dit que tu vas me faire des confidences. Vas-y !

— Mon oncle, je vais vous faire des confidences en effet, mais me voilà gêné pour vous en parler.

— C'est si difficile que cela. Tu ne veux pas que je t'écoute sous le secret de la confession. Ce n'est pas si grave, je suppose, allons décide-toi. Sors ta pipe ou allume un cigare, cela te donnera courage.

— Voilà, dit le jeune homme, en prenant place sur un banc en face de l'abbé qui avait ouvert une tabatière en corne, grande comme deux mains, et qui s'envoyait dans les narines de fortes pincées de tabac blond. Je voudrais me marier et je viens vous demander conseil.

— Le péché prend souvent la forme de la femme. Il y a bien entendu de saintes affections et Dieu bénit les unions dans le mariage, mais dans la circonstance, ton père et ta mère, les premiers consultés, ne peuvent te donner que de bons conseils.

— C'est que c'est scabreux ce que j'ai à vous dire. Je voudrais épouser Sabella Maestrali.

— Voyons, j'ai bien compris. Tu voudrais épouser une femme qui appartient à nos adversaires. L'amour sera toujours aveugle et ton bandeau à toi est bien épais. Tu cherches la difficulté. Note qu'il n'est pas question des qualités ou des défauts de la femme. Pour le moment nous n'envisageons que la situation des deux famil-

les. Comment pourras-tu faire accepter un tel mariage par tes parents d'abord, par tous les tiens ensuite ? Je sais, tu pourras me dire que tu n'as pas épousé l'inimitié. En cela, je t'ai trouvé sage. Mais de là, à introduire dans son foyer une Maestrali qui sera la mère de tes enfants, après tout ce qui s'est passé entre nous, il y a peut-être de l'exagération. Ne te fais-tu pas trop d'illusions !

— Mon oncle, je l'aime depuis plus de deux ans.

— Et elle, dit l'abbé.

— Elle m'aime aussi. Elle me l'a dit à maintes reprises, mais elle appréhende le consentement de sa famille et de la mienne.

L'abbé resta perplexe. Sa figure ridée dans ses mains, il réfléchit longuement.

Le jeune homme haletant attendait une réponse, une indication, un conseil.

Le vieillard releva la tête. Il se moucha fortement avec son mouchoir jaune et domina son émotion. Puis regardant attentivement son neveu anxieux et, se frottant le menton d'un air soucieux, il prononça :

— Tu sais que tous nos malheurs viennent de la vilaine attitude de Cafano vis-à-vis de Descola notre parente. Cette pauvre enfant a été victime de la légèreté de cet homme. Sa réputation a été compromise à cause de ses assiduités. S'il l'avait épousée tout se serait tassé, mais ses tergiversations l'ont malheureusement perdu, ainsi que Descola, qui a cru à propos de se réfugier dans le sein du Seigneur.

Je ne laisse jamais passer une journée sans associer, dans mes prières, le nom de ma petite nièce pour le repos de son âme. Il est vrai que toi tu voudrais épouser cette femme que tu aimes. Ceci demande réflexion. Peut-être bien que nous pourrions faire servir votre amour à établir une paix honorable entre nos familles. Je demande du temps. Déjà, j'ai pû avoir un entretien avec Dumenicu

Antoniù. Il n'a plus cette arrogance qui le faisait détester dans le pays. Il est plus raisonnable, plus porté au sentiment de la justice. J'espère arriver à faire signer un traité de paix comme il a été fait à Olmetu, à Sartène et à Fozzanu. Mais est-il bien certain que cette jeune fille t'aime. Tu sais, avec les femmes il est bon de se méfier. La parole n'a pas été donnée aux femmes pour dire ce qu'elles pensent, a dit quelqu'un qui les avait fréquentées. On m'a dit le plus grand bien de Sabella. Elle est fille aimante, on la voit souvent à l'église et à la sainte table, mais la femme c'est le démon. Enfin tu dois savoir parfaitement ce qu'il en est. Si vraiment elle tient à toi, par une amitié sûre et désintéressée, il y aura possibilité d'unir vos destinées pour le plus grand bien de nos familles. Il n'y a que déjà trop de veuves et d'orphelins.

— Je vous remercie, mon oncle et vous me voyez le plus heureux des hommes. Puis-je donner l'assurance à Sabella que vous vous emploieriez pour le mieux de nos affections.

L'abbé réfléchit un moment.

— Les femmes bavardent trop, dit-il. Il ne faut pas d'indiscrétions. Je ne sais si je réussirai dans mes projets. Abstiens-toi pour le moment, ce sera plus prudent.

— Croyez-vous aussi qu'il serait utile, ne fût-ce que par déférence, de mettre Antoine au courant de mes intentions.

— Mais, mon pauvre ami, tu n'as pas encore informé ni ton père, ni ta mère.

— En sortant d'ici, je les pressentirai, car il faut que vous agissiez au nom de mon père pour la demande en mariage.

— Ne t'occupe plus de rien, je vois que cela t'est pénible. Je n'ai pas béni beaucoup de mariages dans ma vie, mais le bon prêtre doit certainement trouver plus de satisfaction à unir les gens qu'à les enterrer. Laisse agir ton oncle et retire-toi confiant.

Francescu Maestràli était bien loin de se douter que sa fille Sabella pouvait avoir des visées d'union avec Matteo Levanti. Quand il apprit, par un envoyé de l'abbé Don Jean, que sa fille était demandée en mariage, il réserva sa réponse. Il se mit à réfléchir profondément ; le cas était bien grave, l'abbé ayant fait comprendre que les deux jeunes gens s'aimaient. Or, dans sa famille, on n'avait jamais consulté les femmes. Il décida de réunir le conseil des parents, la décision à prendre étant d'une importance capitale. On ne pouvait se prononcer sans s'entourer de tous les avis désintéressés.

Dans quelques jours aurait lieu la St-Antoine, on en profiterait pour convoquer à la maison les parents les plus rapprochés, pour une consultation générale. Par la suite on verrait quelle réponse il fallait donner à une demande qui semblait choquer à première vue.

Dans la grande salle du rez-de-chaussée, aux poutres enfumées et aux solives saillantes, dix hommes et huit femmes sont réunis pour prendre part à la délibération.

Le père de Sabella se tient à côté de la cheminée, où une horloge trône, sous un globe de verre, entourée de fleurs artificielles. Le silence est complet, il est plutôt glacial. On n'entend que le tic-tac de la pendule et quelques bourdonnements d'insectes dans la haie du jardin.

— Mes chers parents, dit Francescu Maestràli, je vous ai réunis comme mes parents les plus rapprochés et les plus chers. Vous savez que depuis longtemps nous avons mis en commun nos joies et surtout nos deuils, hélas ! Nous avons partagé nos douleurs, nous nous sommes solidarisés pour défendre notre honneur, notre sang, notre nom de famille. Personne d'entre nous ne s'est dérobé à ce devoir impérieux. Aujourd'hui permettez-moi de vous mettre au courant d'une démarche qui a été faite auprès de moi pour demander en mariage ma fille Sabella. J'aurais pris la décision qui me convenait si le jeune homme



n'appartenait pas, par ses relations, à nos adversaires ; il s'agit de Matteo Levanti.

On entendit des piétinements sur le plancher et quelques accès de toux vite réprimés.

— Je voudrais bien, reprit Francescu Maestrali, connaître votre avis basé sur des raisons et non dicté par le sentiment. J'ai les meilleurs renseignements sur sa moralité et son caractère.

— C'est un lâche, dit un jeune homme. Il aurait dû se trouver à côté des siens.

— Jamais Sabella ne pourra être reçue dans cette famille. Elle sera constamment en contact avec ses ennemis, dit Zia Santina, une des femmes les plus farouches de la réunion.

— Mais si le traité de paix qu'on négocie est signé il n'y aura plus d'ennemis, dit le père de Sabella.

— N'importe, répondit Zia Santina, rien n'empêchera les gens de faire des allusions au triste passé.

Comme nous ils pleurent leurs morts. Dans quelle situation se trouvera Sabella dans ce milieu hostile.

— Si nous voulons consentir au mariage, dit Duméni-gonu, le mieux serait que Matteo Levanti demandât un emploi sur le continent et vécût loin de Tallanu.

— Oui, dit le jeune homme, n'ayant pas été bandit il se fera gendarme.

A ce moment, Zia Santina, une vapeur ardente dans la cervelle, les mains crispées sur les hanches, les dents grinçantes, s'éleva et tenta une imprécation violente contre les Levanti, mais elle n'obtint aucun écho et s'effondra sur une chaise en dévisageant les hommes dont les yeux ne reflétaient que douleur et confusion.

— N'exagérons pas, dit Francescu Maestrali posément. Nous ne pouvons empêcher certains gestes comme ceux de cette admirable Anna Maria Magalioni qui a toujours protesté contre le crime d'où qu'il vienne. Santa Lucia lui-même s'est fâché à maintes reprises contre sa

parente trop bienveillante à notre égard. Qu'est-ce que cela prouve ! Qu'il y a de braves gens de part et d'autre, tout simplement. Nous sommes en ce moment dans une période d'attente. Nos ennemis semblent avoir quitté la région, des pourparlers de paix se poursuivent, la reprise des hostilités nous répugne, la demande en mariage formulée par les Levanti doit être considérée comme un désir de conciliation.

Petru Santu, surnommé Calavronu, se leva de son banc et s'avança au milieu de la salle. Une cravate de mousseline à trois tours lui encerclait le cou.

— Ecoutez, dit-il, il serait sage d'attendre le résultat des démarches faites en vue de la signature de la paix. Si cette paix nous donne satisfaction, comme tout le monde l'espère, il n'y aura plus de raison pour s'opposer au mariage. Un peu de joie dans les familles, après toutes les larmes versées, ne peut que répandre de la rosée sur des plantes qui se dessèchent.

— Alors, ne prenons aucune décision pour le moment, reprit Francescu Maestrali. Attendons les négociations de la paix. Elles sont en bonne voie. Le sous-préfet de Sartène, le président du tribunal, le notaire Roccaserra, le maire de Ste Lucie et le curé travaillent de tout leur cœur pour revenir aux jours fortunés où le calme et l'union assurent à chaque famille ses enfants, aux mères leur époux, à la Cité ses amis et ses frères. Ayons confiance dans ces dignes personnes et remettons-nous en, entièrement et sans réserve, à leur loyauté et à leur sagesse.

\*  
\* \*

Les cloches de San Damianu à Sartène jetaient leurs notes argentines dans la vallée du Rizzanése. Au loin, le golfe de Valincu étalait ses eaux bleu d'azur et au pied de la colline, où la ville se dresse en amphithéâtre sur ses terrasses de rochers, s'étendait la plaine avec ses vigno-

bles. Dans la matinée une buée blanche moutonnait sur les côteaux de la vallée et maintenant le soleil en force buvait, pompait toute cette humidité de la nuit. La nature resplendissait sous les feux ardents d'une lumière blonde. Des îlots de verdure se plaquaient sur cette mosaïque où le fleuve aux eaux d'argent cachait son cours sinueux derrière des rideaux d'aulnes et de peupliers.

La ville, perchée sur la hauteur, avec ses immenses maisons cubiques, serrées les unes contre les autres, semblait former bloc contre un ennemi commun.

Sartène venait de se réveiller. Aux cloches de San Damianu se mêlait maintenant le bourdon de l'église Santa Maria de la place Porta. D'une fenêtre à l'autre on s'interpellait. Pourquoi ces carillons joyeux ! C'est qu'on venait de signer le traité de paix qui mettait fin à l'inimitié de la famille Maestrali et d'autres avec les parents de Santa Lucia.

Campanonu était accouru la veille à Sartène. On ignorait son talent de sonneur de cloches ; il le révéla tout à coup, en faisant vibrer les cloches du couvent de San Damianu dans l'air frais de la vallée.

Pardon et oubli pour tout ce qui se rattache aux funestes événements passés, paix, confiance et union pour l'avenir ; les signes extérieurs de guerre et d'inimitié disparaîtront immédiatement, les contumances seront éloignés de la scène ; on laissera la justice suivre son cours ; cette paix reposera sur l'honneur, la bonne foi et la parole des habitants ; personne n'agira ni pour aggraver le sort des prévenus, ni pour les soustraire à l'action de la loi, disait l'article premier du traité, signé chez le notaire Rocca-serra en présence des autorités de la ville par les individus en inimitié et leurs répondants.

Le lendemain une messe solennelle était célébrée en présence des mêmes personnes et de toute la population du Tallanu. C'était une journée grise et pluvieuse de la fin d'octobre. Les cloches du canton lançaient leurs voix

de bronze dans l'air saturé d'humidité des bas-fonds. Aux carillons joyeux du couvent de Saint-François répondaient les notes vibrantes des cloches d'Olmiccia, de Saint-André, de Cargiaca dans le lointain, d'Altagène assourdies par la montagne, de Zoza se répercutant dans l'encaissement du fleuve.

Les toits fumaient et de minces filets de fumée bleue s'attardaient au-dessus des maisons moussues regorgeant d'eau. Les nuages effilochés se désagrégeaient sur les flancs des collines de l'Ertà.

L'église paroissiale était pleine de monde venu des différents points de la région sartenaise.

Le silence s'étendait autour des assistants courbés dans une attitude recueillie. Une atmosphère lourde d'encens, de poussière soulevée, de remords, de regrets, d'angoisses, de pensées amères baignait cette foule d'aigris, d'inassouvis, de types travaillés par les soupçons, les rancunes, la méfiance. On lisait sur les visages ternes, crevassés et livides les plaies de l'âme.

Les populations de la montagne, du Viggià et des villages sartenais étaient accourues à dos d'âne et de mulet. Il y avait plus de monde à l'église et sur la place que pour une fête religieuse ou une procession, que le jour de la Sainte Lucie, la fête patronale de la localité.

Les femmes toutes en noir, pressées, serrées, occupaient les chaises et les bancs de la modeste église ; pas un ruban de couleur n'enrichissait la coiffe d'une jeune fille.

On y remarquait le maire Giacomoni, affairé, la goutte au nez, branlant constamment la tête, approuvant tout ce qui se disait ou faisait autour de lui ; l'abbé Donzella, au visage en lame de couteau, les yeux brillants de malice et au nez auberginal, une chasuble rutilante de flammes dorées ; Polidoru, petit, menu, grattant constamment son occiput, se faufilant dans la foule comme une belette dont il avait la souplesse et la taille, saturé de douleurs



et d'amertumes ; le sergent Ettori, en dolman de commandant et la large croix de la Légion d'honneur gagnée sous l'Empire ; le notaire Panzanedu, vêtu de sa redingote dont les pans battaient les talons, les jambes grêles et le crâne dénudé ; le lieutenant Octavien d'Altagène, gras, lourd, avec une flanelle bleue lui ceinturant trois fois la taille, donnant des poignées de main avec un air protecteur ; Sardellu, le regard plongé dans le lointain, un lourd découragement sur son visage crispé, les traits creusés, la bouche tombante ; Dominigonu avec le coton aminci de son costume de velours lavé par toutes les intempéries et des lèvres giclant partout ; Tomaséu, le menton rasé, les joues velues, les traits accentués par la souffrance, la fièvre dans les yeux, cachant mal sa haine qui le brûlait comme un acide ; le vieux Tominu à la figure tourmentée, aux traits irréguliers avec un visage ascétique dans sa maigreur, d'apparence impassible ; *U moru*, au menton volontaire, les vêtements soigneusement tenus mais voûté et rapetissé, écrasé de chagrins, boitant à la suite d'une blessure d'arme à feu ; l'impotent Musaronu contraignant sa vieillesse et sa douleur à assister à la cérémonie pour donner l'exemple de l'oubli et du pardon, lui qui venait de purger cinq ans à Nîmes pour meurtre. Campanonu avec sa silhouette déjetée et une barbe d'apôtre, se tenait à la sacristie, s'appuyant sur un bâton noueux, arme et soutien, précieux à sa fatigue, les yeux embrumés du vague de la rêverie. A quoi rêvait Campanonu ! Cette multitude endimanchée, ces gendarmes aux figures rubicondes, ces voltigeurs bien nourris choquaient ses sentiments de vieux loup maigre et farouche. Il se méfiait des dogues trop gras et déjà il songeait aux routes ensoleillées et poussiéreuses où il traînerait ses guenilles et sa misère. Campanonu distrait faisait des rêves, des rêves bien beaux, mais il ignorait précisément que les rêves ne sont délicieux que parce que ce ne sont que des rêves...

Quelques-uns trouvaient une poésie grandiose à cette agonie de la vendetta, enterrée avec pompes, chants, musique et lumière dans une triste église de village, par une matinée grise, dans une saison mélancolique.

Le digne curé Carcopinu monta en chaire, lut le traité, le commenta et trouva des mots touchants pour arracher des larmes à toute l'assistance.

L'abbé Don Jean, dans un coin de l'église, avec une soutane toute neuve, pleurait silencieusement des larmes de félicité.

A l'issue de la cérémonie, il retint à la sacristie les parents de Sabella et de Matteo. En quelques mots, il leur fit comprendre quels étaient les doux sentiments qui unissaient les deux jeunes gens.

— Dans cette tragédie, qui a ensanglanté plusieurs familles du canton, la haine a sévi avec intensité. Une affection pure inondait cependant deux cœurs épris d'amour. Ces deux enfants, dit-il, en les attirant à lui, s'aiment depuis longtemps. De leurs familles dépend leur bonheur. J'espère que le consentement à leur mariage sera accordé par vous tous afin qu'ils puissent fonder un foyer dans la joie et la confiance. Moi, ministre de Dieu, vieil homme assagi par l'âge et les malheurs, je suis heureux de leur donner ma bénédiction toute paternelle.

Francescu Maestrali et sa femme, les larmes aux yeux, regardaient avec attendrissement leur fille Sabella, prosternée aux pieds de l'abbé, embrassant ses maigres genoux.

Le père et la mère de Matteo Levanti pleuraient à chaudes larmes et mettaient la main de leur fils dans celle de Sabella toujours à genoux devant le vieillard et pâle comme une morte.

— Levez-vous, mes enfants, dit le bon abbé, je vous bénis, soyez heureux.

Sabella eut le bonheur ineffable d'apporter son cœur tout entier à l'homme qu'elle aimait.

Depuis quelque temps on ne parlait plus des deux bandits. Qu'était devenu Jacques-Antoine?

Un jour, des bergers, qui menaient leurs troupeaux vers les plages désertes du côté de Bonifacio, trouvèrent dans un fourré, le squelette d'un homme auquel adhéraient encore quelques lambeaux de chair desséchée. On ne pouvait reconnaître le squelette, mais à côté on trouva un fusil, une gourde et un carnier et par le nom gravé sur l'arme on sut que ces restes étaient ceux de Jacques-Antoine. La gourde provenait des magasins d'Anton Gofredo d'Ajaccio.

Longtemps on se demanda quelle maladie l'avait terrassé.

Avait-il été blessé dans une rencontre avec les voltigeurs? Avait-il été assassiné ou bien empoisonné par un guide? Avait-il succombé à une fièvre paludéenne contractée dans ces terres désolées? Le fait est qu'il n'avait pu arriver à une bergerie pour se soigner. Il mourut fiévreux et seul dans cette région implacable, sans une main secourable pour lui fermer les paupières lourdes du sommeil de la mort. Ses ossements, enveloppés dans un gros linge, furent inhumés au cimetière de Caldarellu par des bergers transhumants, soucieux de leur donner une sépulture chrétienne. Sa fin fut aussi dure que sa vie.

Son cousin Santa Lucia prit du service sous Garibaldi, mais ne séjourna pas longtemps en Italie.

En Italie, la cause de l'indépendance avait trouvé son champion dans le roi Charles-Albert de Sardaigne. Mais désavoués par le pape et par Ferdinand II de Naples, les Piémontais furent battus à Custoza.

Les républicains se substituèrent à la royauté piémontaise pour continuer la lutte contre l'Autriche. Une Consituante fut proclamée à Rome où Mazzini exerça une influence prépondérante. C'est à ce moment que Garibaldi fut mis à la tête de l'armée républicaine (23 mars 1849).

La France avait envoyé une expédition, conduite par Oudinot, contre l'Autriche. Louis-Napoléon la détourna contre la République romaine pour rétablir le pape Pie IX. C'est à la veille de la prise de Rome (1<sup>er</sup> et 2 juillet 1849) que Santa Lucia quitta l'armée italienne pour ne pas combattre les Français.

C'est avec regret que le général italien voyait partir Santa Lucia dont il avait apprécié le courage et la décision. Il voulut le retenir en faisant miroiter l'avenir brillant qui l'attendait.

— Votre patrie vous a banni, lui dit Garibaldi, vous ne lui devez plus rien.

— Ma patrie n'est pas responsable de mes malheurs et ceux qui les ont causés ne sont plus. Adieu, général, voilà mon épée.

Il partit pour l'Amérique du Sud, abandonnant la voie du crime et le sort des armes.

Il mourut à Porto-Alegre, au Brésil. Son acte de décès fut reçu par le consul de France et transmis au village par le canal du Ministère des Affaires étrangères.

Le 17 juin 1857 sa mort fut enregistrée officiellement sur les actes de l'état civil de sa commune endeuillée par le meurtre de plus de quinze personnes.

Il a incarné le véritable bandit d'honneur, ont déclaré à maintes reprises des magistrats éminents. Le Procureur général Sorbier disait, en pleine cour d'assises, en s'adressant aux faux témoins et aux voleurs : « Il serait à souhaiter que dans chaque canton, il y eut un Santa Lucia, les faux témoins et les voleurs ne seraient pas si nombreux ».

Cet éloge tombé de si haut ne suffit pas certainement à laver Santa Lucia de tout le sang qu'il a versé. Mais cet homme, transporté sur un autre théâtre, aurait accompli des prodiges. Dans son milieu, en faisant la police parmi les bandits, en châtiant les mouchards et les faux témoins, il a fait beaucoup pour la moralisation de



notre pays, autant que tous les missionnaires du vieux couvent de Saint François.

\*  
\* \*

Sabella, la bonne fée, n'a jamais oublié son bienfaiteur. Assez souvent elle se rendait chez l'abbé Don Jean et mettait de l'ordre dans ses affaires. Elle lui apportait, avec son mari, tous les samedis, jour où l'on allumait le four à la maison, des douceurs dont le vieillard se montrait friand.

Aucune main mercenaire ne touchait les effets du bon abbé. Sabella, avec son grand cœur ouvert, veillait à tout, lavait, repassait, reprisait, pliait les modestes pièces de lingerie utilisées pour les cérémonies religieuses. Elle entretenait avec amour l'intérieur du vieillard, modeste il est vrai, mais tout était net, propre, reluisant.

Avant de mourir il avait fait construire à Castellu, au col même du chemin, une modeste maisonnette où il vécut jusqu'au 30 octobre 1879. C'est, à l'ombre des oliviers et des chênes, dans cette propriété où passe le souffle du courant du fleuve descendant à flots précipités des flancs de l'Incudine, qu'il fut enterré.

Dans le crépuscule d'une triste soirée, Matteo et Sabella pleuraient en silence au chevet du vieillard, agenouillés dans la douleur, serrant ses mains osseuses d'ivoire, abandonnées sur le drap.

La mort le glaçait peu à peu. Un Christ en bois reposait sur sa poitrine. Il s'est éteint doucement, entre ses deux amis, en pardonnant et en demandant pardon.

J.-B. QUILICHINI.

FIN

# La population de la Corse

La publication du dernier recensement de la Corse, dont nous avons déjà dit quelques mots (Cf. n° 103), mérite que nous y revenions.

La population totale recensée en 1936 est de **322.854** habitants, avec 4 arrondissements, 62 cantons et 364 communes. Jamais au cours de son histoire, pareil chiffre ne fut atteint et si l'augmentation du nombre des habitants est un indice de progrès économique et de prospérité, la crise en Corse est moins grande qu'on ne le dit. Cependant nous pouvons affirmer que la vente des produits insulaires se fait à des cours fort peu rémunérateurs, que le transport de ces produits sur le continent supporte un frêt presque prohibitif et que leur quantité diminue sans cesse.

Voici quelles ont été les fluctuations du chiffre de la population depuis un siècle et demi :

En 1770, le chiffre était de	119.200
en 1779	— 122.000
en 1787	— 148.172 (1)
en 1794	— 150.658
en 1811	— 174.572
en 1821	— 180.348
en 1831	— 195.407 (2)
en 1841	— 231.463
en 1851	— 230.271
en 1861	— 252.889
en 1871	— 258.507
en 1881	— 273.393
en 1891	— 288.596
en 1901	— 295.539
en 1911	— 290.961
en 1921	— 281.959
en 1931	— 297.235
en 1936	— 322.854

Notre île est un des départements où la population a augmenté le plus par rapport à 1931.

Cet accroissement est de 25.619 âmes. Seuls, les Bouches-du-Rhône, la Seine-et-Oise et la Seine ont eu une augmentation supérieure.

L'arrondissement d'Ajaccio est passé de 77.101 à 91.499 ;

(1) Un manuscrit du 1<sup>er</sup> janvier 1787 donne 148-143.

(2) Les chiffres qui précèdent sont indiqués par le **Guide pittoresque du voyageur en France**, département de la Corse, Firmin Didot 1838.

Celui de Bastia de 114.727 à 122.393 ;

Celui de Corte de 54.104 à 55.637 ;

Celui de Sartène de 51.003 à 53.325.

Bastia est devenue la 55<sup>e</sup> ville de France avec 52.208.

Ajaccio est devenue la 85<sup>e</sup> avec 37.146 habitants.

Ces deux villes sont donc la principale cause de l'accroissement total de la population insulaire puisque sur 25.619 habitants de plus, elles peuvent en revendiquer 22.064.

Si cet accroissement était exclusivement corse, il y aurait lieu de s'en réjouir. Malheureusement le nombre des étrangers venus s'établir dans notre île y est pour une grosse part ; nous avons trop souvent dans cette Revue poussé des cris d'alarme sur notre faible natalité, pour qu'il y ait lieu d'en être surpris.

En 1896, le chiffre des étrangers en Corse était de : 12.749. Pendant les vingt années qui suivirent, il ne cessa pas de diminuer : 11.543 en 1901, 10.474 en 1906, 10.704 en 1911, 6.478 en 1921. A partir de cette date, il remonte un peu : 8.612 en 1926, 10.217 en 1931 et il atteint le chiffre record, de 19.848 en 1936. Cette augmentation de 9.631 personnes étrangères entre donc pour plus d'un tiers dans le relèvement du chiffre total 25.619, mais les Corses y figurent pour près des deux tiers, soit 15.988, et il y a dans l'île : **303.006** Corses.

Sur les 364 communes de l'île, voici quelles sont par le nombre des habitants, les vingt-cinq premières (les chiffres entre parenthèses indiquent le premier, la population en 1789, le second celle de 1931).

1. Bastia : 52.208 (8.033 - 44.628).
2. Ajaccio : 37.146 (4.701 - 23.917).
3. Sartène : 6.174 (1.457 - 6.471).
4. Corte : 6.014 (1.711 - 5.396).
5. Portuvecchiu : 5.304 (1.065 - 4.626).
6. Bastelica : 4.152 (1.673 - 4.125).
7. Bonifacio : 3.628 (2.766 - 3.331).
8. Levie : 3.441 (1.644 - 3.247).
9. Calenzana : 3.063 (665 - 2.719).
10. Calvi : 2.284 (1.151 - 2.827).
11. Sainte Lucie de Tallanu : 2.258 (300 - 2.111).
12. Ile Rousse : 2.226 (238 - 2.182).
13. Aullène : 2.113 (719 - 2.001).
14. Proprianu : 2.011 (— - 1.946).
15. Olmettu : 1.947 (1.413 - 1.902).
16. Zonza : 1.814 (370 - 1.624).
17. Palneca : 1.759 (— - 1.805).
18. Sotta : 1.725.
19. Bocognanu : 1.709 (1.652 - 1.620).
20. Figari : 1.690 (— - 1.684).
21. Vicu : 1.618 (771 - 1.591).
22. Venacu : 1.626 (992 - 1.520).
23. Petretu : 1.605 (688 - 1.572).
24. Ghisoni : 1.583 (1.154 - 1.583).
25. Zicavu : 1.529 (877 - 1.531).
26. Vescovatu : 1.510 (664 - 1.595).

Viennent ensuite Luri (1.504), San Gavinu di Carbini (1.406), Isolacciu di Fiumorbu (1.374), Prunelli di Fiumorbu (1.329), Pastricciola (1.304), Monaccia et Cuttoli (1.270), Conca (1.254), Ghisonaccia (1.191), Lozzi (1.185), Albertacce (1.184), Cozzanu (1.174), Santa Reparata de Balagne (1.172), Calacuccia (1.158), Piana (1.157), Sainte Marie Sicché (1.155), Venzolasca (1.107), Brando (1.104), Serra di Scopamema (1.100), Morosaglia (1.091), Solaru (1.089), Oletta (1.060), Cauro (1.057), Sollacarò (1.056), Campile, Cervione, Roglianu (1.030), Santu Petru di Tenda (1.026), Vezzani (1.023).

Voici enfin les communes en voie de disparition, avec leur population en 1789 (premier chiffre) et en 1936 (second chiffre) :

Cardo-Targia (72 et 30).  
 Lanu (167 et 42).  
 Piedipartinu (135 et 61).  
 Rapaggiu (139 et 75).  
 Favalellu (52 et 75).  
 Tivolaggiu (— et 79).  
 Pigna (— et 82).  
 Popolasca (178 et 90).  
 Scata (218 et 94).

A. AMBROSI-R.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Histoire militaire des Corses.** — La Société des sciences historiques et naturelles de la Corse a eu l'heureuse idée de consacrer son numéro de 1936 à la réimpression du tome I de cet ouvrage, fruit de longues recherches patriotiques de feu le capitaine X. Poli ; ce tome avait paru en 1898, si on s'en rapporte à la préface. Il était devenu à peu près introuvable. L'auteur y fait l'historique des Bandes corses de 1386 à 1568, dont celle de Sampiero et de ses compagnons, puis du régiment d'Ornano, jusqu'à sa suppression en 1626, enfin du régiment (six compagnies) d'Antoine Marie Casanova, qui dura un an. Il y ajoute quelques notes sur la colonie corse à Marseille, illustrée par les Lenche et Samson Napollon. L'ouvrage se termine par une liste des officiers corses tués ou blessés au service de la France depuis 1524 jusqu'en 1633. Il forme dans le Bulletin de la société un gros fascicule de 253 pages in-8° (1).

**L'Ile**, organe de la pensée corse (39 pages in-8°) a, dans le

---

(1) Ceux que cet exposé, véridique et confirmé par des pièces d'archives, intéressera, pourront le demander au secrétaire de la Société, M. Campocasso, professeur à Bastia. Prix : 20 frs.



N° de janvier-août 1936 (n°s 12 à 16), entre autres articles de MM. Nivaggioni, Emmanuelli et Carulu Giovoni, reproduit le fac-similé de quatre cartes anciennes de la Corse (celles de 1574, 1656, 1670 et 1730) et un article de M. Charles de Giafferi, dont le titre dit bien la matière : « Est-on dans le vrai en salissant la mémoire de Christophe Colomb ? » La phrase suivante indique le caractère prudent de l'auteur : A qui veut se livrer consciencieusement à l'étude de la question Colomb, patience et longueur de temps sont absolument nécessaires. Il y a quatre séries de documents à consulter : les lettres authentiques, peu nombreuses, de Christophe Colomb, sa vie par son fils et l'histoire des Indes occidentales par Las Casas, enfin les 138 actes notariés tendant à démontrer que Colomb est né à Gênes, mais, écrit l'auteur « qui font état d'un faux, le pseudo testament de 1498 ». Cet article sera, pour les Colombistes, un élément important de la question colombienne si controversée.

**Le sous-marin Casabianca.** — Petite plaquette consacrée aux différents navires qui portèrent le nom de ce héros mort, avec son fils, sur le champ de bataille d'Aboukir : Luce de Casabianca. Un portrait du marin accompagne la reproduction du premier bateau qui porta son nom en 1798, de l'avis de 1858, de l'avis-torpilleur de 1895 et enfin du sous-marin de 1935, lancé sous le ministère de M. Piétri.

★  
★

On nous annonce la publication prochaine d'un album de reproductions photographiques sur la Corse qui, à en juger par les quelques vues spécimens, que nous avons reçues dans Ciels et Sourires de France, seront parmi les plus belles et les plus nettes de l'illustration insulaire. C'est ainsi qu'une reproduction des Agriates est un document géographique d'une rare beauté, qui parle à l'esprit. Nous pourrions en citer bien d'autres.

L'ouvrage de format 17×24, sur papier couché, contiendra 130 vues en héliogravure, avec texte, dont le prix modeste ne sera que de 36 francs. Nous recommandons à tous nos lecteurs que les visions de la Corse enchantent cette belle publication qui contribuera sans aucun doute à favoriser le tourisme en Corse.

★  
★

Une indiscretion nous a également permis de savoir que le grave et grand journal le **Temps** commencera incessamment la publication d'une œuvre magistrale sur Sampiero Corso, dont l'auteur est Mme Jane Catulle-Mendès. Le talent de l'écrivain est trop connu pour que nous songions à en faire l'éloge ici. Il suffit de savoir que l'œuvre a été accueillie avec enthousiasme par la direction de ce quotidien pour se douter qu'elle n'a rien de romancé et de superficiel. Le récit s'appuie sur les sources les plus dignes de foi, que des années de r.

cherches en France et en Italie ont procurées à Mme Catulle-Mendès. Quelques unes sont inédites. Le drame de Vannina a reçu des éclaircissements qui modifient les jugements des historiens. Nous, qui avons entendu la lecture de deux chapitres de l'ouvrage, pouvons affirmer que l'auteur a, par une analyse très fine du personnage, fait œuvre d'historien, élevé le récit à la hauteur du drame et renouvelé la matière. Nul doute que nos compatriotes n'éprouvent le même plaisir que nous à lire cette histoire véridique d'un grand Corse écrite par un grand écrivain.

---

## NOUVELLES

### en quelques lignes

---

**Le Commerce de la Corse.** — Voici d'après la direction des douanes quelles ont été les exportations et les importations de la Corse en 1936.

Pour l'étranger, les exportations se sont élevées à 4.852 tonnes d'extraits tannants valant 4.979.000 francs ;

3.655 hectolitres de vins atteignant le prix de 3.278.000 fr. ;  
894 tonnes de cédrats, 1.039.000 fr. ;  
353 tonnes de charbon de bois, 174.000 fr. ;  
243 tonnes de châtaignes, 254.000 fr. ;  
245 tonnes de bois brut, 110.000 fr. ;  
151 tonnes de liège, 114.000 fr.  
23 tonnes de poissons d'eau douce, 94.000 fr. etc...

Pour la France, les exportations ont porté principalement sur : les animaux au nombre de 3.465 ; 1.706 tonnes de fromages ; 94 tonnes de poissons et langoustes ; 1.350 tonnes de châtaignes ; 41 tonnes de farine ; 385 tonnes de cédrats ; 484 tonnes de fruits ; 1.811 de bois ; 390 de liège ; 70 de charbon de bois ; 183 d'ébauchons de pipes ; 2.706 d'artichauts ; 5.432 hectolitres de vins ; 1.849 tonnes d'extraits tannants.

L'exportation des denrées alimentaires témoigne une hausse sensible, sauf pour la farine de châtaignes, les cédrats, le liège, les peaux et le charbon de bois.

L'augmentation des exportations en poids a été de 3.531 tonnes, en valeur (mais celle-ci a du être influencée par la dévaluation de l'an dernier) de 16 millions. Bref, en 1936, on a exporté **29.456 tonnes** valant **68 millions**. (En 1935, 25.725 tonnes et 52 millions).

En revanche, la Corse a importé **191.433 tonnes** dont la valeur fut à peu près de **261 millions**, alors qu'en 1935 le poids avait été de 196.710 tonnes et la valeur de 219 millions. Nous avons donc acheté un peu moins de marchandises mais elles nous ont coûté plus cher (42 millions de plus).

Les principaux articles d'importation ont été : 10.270 tonnes de farine de blé, valant 17 millions de francs ; 924 t. de café, valant 2.670.000 fr. ; 10.604 hectolitres de vins, 1.518.000 fr. ; 7.239 tonnes de matériaux de construction ; 20.306 tonnes de houille ; etc. Les chiffres ont fortement augmenté pour le blé, la farine, les vins, la houille. Mais nous avons fortement diminué nos achats en matériaux de construction (près de 6.000 t. de moins). Une double constatation s'impose donc : les travaux de construction se ralentissent et la Corse se restreint ; le déficit commercial continue à être alarmant.

**Le domaine de Casabianda** a été mis en vente par l'Etat pour le prix de trois millions et faute d'acquéreur, on a proposé de le morceler et de le vendre par parcelles. M. Ch. Paoletti proteste contre ce projet désastreux ; il propose de transformer le domaine en ferme modèle ou en une pépinière de plants forestiers pour le reboisement, sinon d'arbres fruitiers pour encourager l'arboriculture. D'ailleurs Casabianda sur son plateau occupe une position stratégique qui défend les trois vallées de pénétration en Corse : Fiumorbu, Tagnone et Tavignanu, comme le montre bien la construction ancienne du fort d'Aleria.

**Prime à l'exportation insulaire.** — On sait combien le commerce de la Corse rencontre de difficultés et on vient de voir les chiffres de notre balance commerciale. Toute l'économie insulaire est liée à l'accroissement de nos ventes. Notre nouveau préfet a conçu le projet, pour le favoriser, de faire accorder à l'exportateur une prime ; elle serait comme une subvention destinée à compenser les frais supplémentaires que le fret maritime impose à notre département, par comparaison avec les autres départements. L'idée mériterait d'être retenue. En tout cas, elle prouve la faculté de compréhension de notre nouvel administrateur.

**Pour les produits du sol corse.** — Un rédacteur de la « Gazette du lundi » a lancé cette idée heureuse dans le public : organiser un Comité qui créerait une marque de garantie « Corsica ». Toutes nos marchandises porteraient une étiquette avec ce mot, qui affirmerait leur origine ou leur fabrication dans le pays. Cette authenticité officielle protégerait nos produits contre de trop nombreux fraudeurs. L'idée est à mettre en pratique.

**L'artichaut.** — Le port de Bastia, d'après les journaux, aurait expédié depuis trois ans une quantité croissante de ce légume : 1.192 tonnes en 1935, 2.455 en 1936, 3.317 en 1937. Qui osera dire encore que les Corses sont paresseux et que l'agriculture corse est routinière. Le paysan nous donne un nouvel exemple d'énergie et d'initiative.

**La question du tabac.** — Le ministre a répondu à la protestation de la Chambre de Commerce d'Ajaccio contre le relè-

vement des droits de douane afférents aux tabacs étrangers importés dans l'île. Ce relèvement crée une sorte de monopole au profit des tabacs de l'Etat. « Il fallait, paraît-il, réprimer d'une manière efficace les envois frauduleux de tabacs étrangers de Corse en France, contrebande dont la proportion devenait inquiétante ». Le ministre invoque ainsi un argument injurieux pour les Corses et pour l'administration des douanes. Celle-ci ne faisait donc pas bien son service ? Nous avons cependant constaté que sa sévérité et sa vigilance étaient dignes de récompense. Mais nos lecteurs auront eux-mêmes apprécié la réponse ministérielle.

**Pour le reboisement de la Corse.** — Sur la demande formulée par M. Landry, le ministre de l'Agriculture a prescrit l'étude du projet de reboisement des pentes en Corse. Souhaitons que cette étude soit menée sérieusement et le projet réalisé.

En revanche le Conseil général a protesté avec raison contre les chiffres dérisoires de crédits attribués par l'Etat à ces travaux si importants pour l'avenir de notre île : 72.000 francs. L'assainissement a reçu 1.100.000 fr. Cela prouve que les bureaux ministériels ne se rendent pas un compte exact des nécessités de l'île. Pour des questions d'ordre secondaire, ils se montrent bien plus généreux !

**Le pin laricio.** — Il est désagréable de trouver ce mot si souvent dénaturé par les journalistes, même par des journalistes corses. Qu'ils me permettent de leur rappeler que le mot est d'origine latine : **laryx**, génitif **laricis**, qu'il fait au pluriel **larices** et que la prononciation corse est conforme à l'orthographe **e larice**. Il faut donc écrire des pins **larice** non **laricios** ou **larriccios** ou **larici**.

**Bonne nouvelle pour nos routes.** — On sait l'état lamentable de nos routes nationales et autres. Il permet aux touristes qui osent débarquer en Corse avec leur automobile de pester contre les souffrances et les ennuis que ces routes leur causèrent et, par leur propagande, d'éloigner ceux que la publicité actuelle attirerait dans notre pays. Une lettre ministérielle annonce que les routes 198, par la côte orientale, et 199, par la côte occidentale, ainsi que celle de Calvi à Ponte Leccia (oh ! l'horrible souvenir !), de Portu à Calacuccia et d'Ajaccio à Portu vecchju vont être remises en état. Un premier crédit de trois millions a été alloué dans ce but au service des Ponts et Chaussées et un nouveau de Deux leur sera alloué. Répétons encore une fois que d'une bonne viabilité dépend la prospérité d'un pays.

**Pour Sagona.** — La Maison corse de Marseille, que dirige avec tant d'activité M. Paoli, a demandé le rétablissement, dans ce port aujourd'hui réparé, de l'escale que faisait chaque quinzaine le paquebot Marseille-Ajaccio. Cinq gros cantons y sont intéressés, car ils sont à 90 kilomètres d'Ajaccio.



**La visite des bagages à l'octroi.** — La Chambre de commerce de Bastia a demandé au directeur de l'Octroi à Marseille s'il ne croyait pas possible d'imiter la direction des douanes qui a accepté de faire subir, au départ des ports de Corse, la visite imposée aux bagages des voyageurs. La réponse a été négative.

**Tarifs de bagages.** — La Fédération des groupements corses de Marseille a protesté contre le projet d'augmentation du tarif des transports de bagages par la compagnie Fraissinet. Elle a obtenu que celui-ci serait réduit à 200 francs la tonne pour les bagages accompagnés et à 500 francs pour les autres.

**Relations Algérie-Corse.** — La Compagnie transatlantique mettra en service, pendant les mois de l'été prochain, entre la Corse et l'Algérie-Tunisie, les deux paquebots suivants qui assureront le trajet d'Alger-Bône-Philippeville à Ajaccio les 7 et 31 juillet ; retour d'Ajaccio à Alger les 5 et 19 septembre. De Tunis à Ajaccio, les départs auront lieu les 3, 18 et 28 juillet et d'Ajaccio à Tunis les 2, 23 et 29 septembre.

**Pour le denier du culte.** — Nous avons appris par une communication de l'évêché que le denier du culte (aumône des fidèles catholiques qui sont en Corse aussi nombreux que les habitants, 303.000) s'était élevé à 241.456 francs pour toute une année. N'y a-t-il pas quelque chose de dérisoire dans ce chiffre ? Ainsi 303.000 Corses ont donné à leur évêque pour l'entretien de plusieurs centaines de prêtres et pour les églises 241.000 frs. Nous comprenons mieux maintenant les cris de détresse du prélat et ses tournées dans les villes françaises où vivent de nombreux Corses ! ! ! Nos compatriotes dont la générosité est si grande lors des journées dites nationales ne se rendent-ils pas compte que l'entretien modeste d'un clergé si dévoué est le premier de leurs devoirs !

**La triangulation de la Corse.** — Le Préfet a annoncé, par la voie des journaux, que le service géographique de l'armée allait procéder à une nouvelle triangulation de la Corse, afin de préciser et de réviser la carte. Il a invité tous les habitants à faciliter les travaux d'arpentage et de nivellement. Les dommages causés par les opérations de nos officiers seront légitimement payés. Il y a longtemps que cet important travail n'avait pas été effectué.

**Monument historique.** — Le pont génois de Spina Cavallo, appartenant à la commune d'Arbellara, a été inscrit sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, par arrêté ministériel.

**Lettres de Napoléon.** — On vient de vendre à Londres, à la salle Sotheby, à un Américain, pour 390.000 francs, 539 lettres de Napoléon provenant de l'héritage du ministre du Trésor de Napoléon I<sup>er</sup>, François Nicolas Mollien, que l'Empereur dénicha

dans les bureaux financiers du Directoire et auquel il donna toute sa confiance. Comment ne pas regretter que la France ait laissé ce trésor historique franchir l'Atlantique ? ?

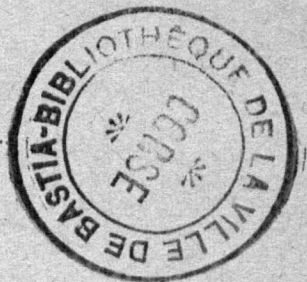
**L'exposition de 1937.** — Quand paraîtront ces lignes, le pavillon de la Corse devrait être à la veille de son inauguration. Les visiteurs (espérons qu'ils seront très nombreux) ne se douteront jamais des difficultés qui auront paralysé l'œuvre du comité chargé de l'installation, de l'ancien présidé par le comte Peraldi, comme du nouveau dirigé par le colonel Fontana, aidé par un actif secrétaire général M. Mattei. Ces difficultés seront nées à la fois du concours un peu lent de l'Etat, de la médiocrité des moyens financiers et de l'indifférence des Corses eux-mêmes. Sans doute l'administration générale de l'Exposition aura fourni un emplacement merveilleux et une plateforme coûteuse, sur la Seine ; sans doute nos architectes Casabianca et Fratani auront conçu un monument original et réalisé une synthèse historico-géographique de notre île après avoir subi le contrôle rectificatif et sévère des autorités ; sans doute encore les villes d'Ajaccio et de Bastia (Chambres de commerce surtout) et de nombreuses autres communes, auront voté des subventions en rapport avec leurs ressources, subventions donc modestes, puisque le total en est actuellement à peu près de 125.000 francs (il en faudrait plus du double), mais osons le dire ici, dans la « Revue de la Corse », où la vérité est une déesse respectée, ce qui aura le plus manqué à notre pavillon insulaire c'est d'abord l'argent, dieu omnipotent et auquel tout obéit, puis l'enthousiasme sans lequel rien n'est possible.

A la dernière réunion du Comité (fin juin), dans lequel les artistes et les lettrés figurent et que préside un homme d'affaires assisté de quelques hommes d'action, on a appris que les multiples lettres écrites aux compatriotes de Corse pour les inviter à exposer les œuvres et les produits de leur activité étaient demeurées très souvent sans réponse. La chaleur insulaire est tellement accablante ! Or, à quoi peut servir un pavillon de la Corse s'il est vide ? Sans doute un magnifique diorama, dû au talent des peintres Canniccioni et Peri, en décorera l'intérieur, mais notre île n'a-t-elle donc aucune production industrielle, agricole, artistique, intellectuelle, pour qu'il soit impossible d'en donner quelques preuves tangibles dans une exposition que visiteront des millions de Français et d'étrangers et qui constituera la plus grandiose publicité que puissent rêver les provinces de France et leur économie. L'instant est précieux. Nos compatriotes ne sentent-ils pas que la réputation et l'avenir de la Corse, qui sont un peu les leurs, sont en jeu.

Nous ne parlerons pas ici de l'aspect et de la topographie du pavillon qui s'élève, tous les journaux l'ont fait. Nous avons voulu simplement diffuser l'appel patriotique du colonel Fontana aux Corses de Corse et réfuter d'ores et déjà toutes les critiques que les malveillants s'approprient à distiller sur le

comité réduit à l'impuissance si, à défaut de l'argent qui lui est parcimonieusement compté, il ne trouve même pas le concours des Corses riches et des nombreux exposants, travailleurs du bois, de la pierre, du marbre, etc.

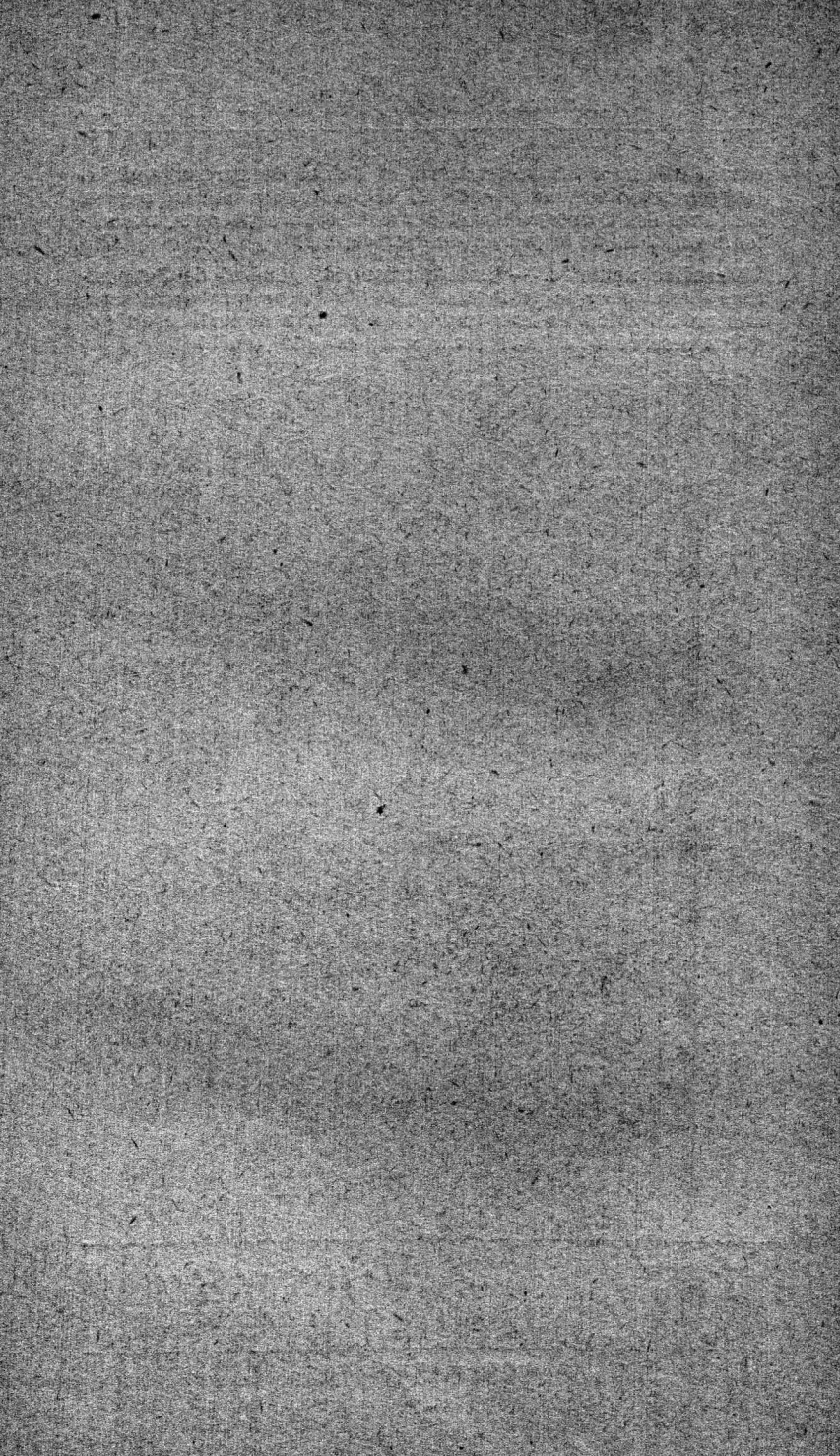
Dernière nouvelle. — Le commissariat général de l'exposition vient, pour la troisième fois, d'imposer aux architectes une modification de leur plan et de réduire la surface du pavillon réservé à la Corse. Nous sommes le 30 juin !!



---

*Le Directeur Gérant,*  
**A. AMBROSI.**

---





# CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer  
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés  
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.

2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondancier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)

3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)

4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;

de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

à chez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe  
tion, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indica-  
examen que vous désirez préparer

**Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1<sup>er</sup>)**

vous

recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,  
programme et tous renseignements.

*En souscription*

# LA CORSE

Splendide ouvrage, format 17 × 24, sur beau papier, contenant 130 illustrations en héliogravure, dont la plupart en pleines pages.

.....  
TEXTE

par A. CHAGNY

.....  
ILLUSTRATIONS

de G.-L. ARLAUD

Prix de souscription . . . . . 36 fr.  
port en plus payable à parution du volume  
probablement fin juin 1937.

Souscrivez de suite chez votre libraire  
ou aux EDITIONS G.-L. ARLAUD  
3, place Meissonier — LYON



Campanile de Corbara

*Cap Corse*

# 'Damiani'

VRAIE MARQUE



**VIN**  
**du**  
**CAP**  
**CORSE**

**QUINQUINA**

**L. N. MATTEI**

EXIGER  
LA VRAIE  
MARQUE  
L. N. MATTEI  
BASTIA - Corse

*Train n° 22.* — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

*Train n° 8.* — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

### III. — AU DÉPART DE CORTE

*Train n° 1.* — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

*Train n° 2.* — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

### IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

*Train n° 10.* — Départ 6 h. à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

*Train n° 12.* — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

*Train n° 20.* — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

### V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

*Train n° 13.* — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 12 h. 15.

Campanile de Corbara 14 h. **CHS G.-L. ARLAUD**  
place Meissonier — LYON

---

*Cap Corse*

---

**'Damiani'**

**VRAIE MARQUE**

---